

Liens Protestants



HORS SÉRIE juin 2014

JOURNAL DES EGLISES RÉFORMÉES : MÉTROPOLE-NORD ~ BASSIN-MINIER ~ LITTORAL ~ ARTOIS ~ HAINAUT ~

PROTESTANTS

Musée de la Résistance
de Bondues
22 et 23 MARS 2013



Colloque
FRIEDRICH GÜNTHER,
UN PASTEUR ALLEMAND À
LILLE, FACE À SA CONSCIENCE
(1940-1944)
MÉMOIRE DE LA **RÉSISTANCE**
PROTESTANTE DANS LE NORD

RÉSISTANTS

Le texte ci-dessous, écrit par le **pasteur Marcel Pasche**, en poste à Roubaix pendant la guerre, a été publié deux fois :

1 – dans “1939-1945 dans le Nord de la France et en Belgique - n°7, *Les collabos – Les occupants – Les résistants*”, éditions Nord Eclair, Roubaix, 1990, 56 pages.

2 – il a été repris tel quel par l’auteur dans son petit livre : “*Années de guerre et de fraternité – Evocations sinistres et lumineuses d’un pasteur*”, pp. 15-20, éditions Ouverture, Le Mont-sur-Lausanne, Suisse, 1995.

Friedrich Günther – Une figure lumineuse

Au printemps 1940, la région lilloise à peine conquise – et alors qu’on se battait encore à la « poche » de Dunkerque - la Wehrmacht mit en place son administration militaire d’occupation. Le prestigieux bâtiment de la « Bourse » de Lille, sur la Grande Place, fut réquisitionné pour devenir le siège de l’ *Oberfeldkommandantur 670* qui devait tenir en mains et exploiter les départements du Nord et du Pas-de-Calais. Tous les domaines de vie publique et commerciale françaises avaient leurs surveillants dans cette super-préfecture : textile, mines, transport, police, université, justice, cultes, etc... Un grand drapeau à croix gammée était hissé et des sentinelles barraient le haut de l’escalier monumental.

Pour pénétrer dans cette forteresse administrative, il fallait passer par la petite loge du concierge, où siégeait un soldat-interprète chargé de trier les visiteurs. Je m’y rendis au début de l’automne 1940 pour éclaircir une question relative au port de l’uniforme des éclaireurs et des louveteaux de la Solidarité de Roubaix. Ayant rempli la fiche d’admission qui demandait la profession du requérant, je la tendis à ce soldat qui me dit : « Vous êtes pasteur, moi aussi, je m’appelle Friedrich Günther. » La conversation s’engagea. Elle aurait pu rester une amabilité de collègue à collègue. Mais, bien vite, ce fut autre chose.

Il faut dire qu’à peine quatre ans auparavant j’étais encore étudiant en Suisse, à la faculté de théologie de l’Université de Bâle, où enseignait le professeur Karl Barth, expulsé par Hitler de l’Université de Bonn pour sa dénonciation des théologiens venus clandestinement d’Allemagne pour suivre les cours de Karl Barth : ils nous racontaient comment les chrétiens protestants s’organisaient en une « Eglise confessante » qui entendait prêcher l’Ancien Testament (malgré son origine juive), dénoncer l’antisémitisme, refuser la sacralisation de la patrie et de la race germanique, etc ...

D’emblée, nous étions faits pour nous entendre : du même âge, nous avions une formation semblable, des références identiques dans le domaine théologique, des amis communs. Friedrich Günther était un militant de l’Eglise confessante, depuis de nombreuses années déjà en lutte ouverte contre le mouvement des *Deutsche Christen* (chrétiens allemands), qui cautionnaient le National Socialisme . Je me souviens du ton irrité qu’il prit un jour pour me parler de son ceinturon de soldat allemand avec l’inscription *Gott mit uns* (Dieu avec nous), dont il dénonçait l’ambiguïté. En maintenant cette survivance de l’armée impériale de 1914, Hitler avait rassuré le peuple allemand sur son attitude religieuse : il ne combattrait pas la religion. En réalité, il entendait la récupérer, ce qui est bien pire !

De par ses fonctions, Friedrich Günther a été en contact avec une très grande quantité de gens. Pas toujours les meilleurs, les « collabos » devaient aussi passer par son office. Mais il sut choisir les personnes de confiance et ne vilipenda ni ne vendit ses conseils et ses interventions.

La loge de concierge de la Bourse était aussi un lieu de rendez-vous pour de nombreux pasteurs-soldats de passage à Lille, qui venaient aux nouvelles et qui en apportaient. Tous engagés dans cette Eglise de la résistance, l’uniforme des la Wehrmacht les protégeait de la Gestapo dont ils avaient eu à pâtir dans la vie civile. Günther avait été arrêté plusieurs fois avant d’être mobilisé.

La poste militaire semblait aussi à l'abri des contrôles ; ainsi les « lettres fraternelles » des responsables de l'Eglise confessante étaient distribuées par les soins de Günther. J'en reçus aussi, et il m'est arrivé souvent d'en traduire à l'intention de mes collègues de l'Eglise Réformée de France. Ainsi se manifestait modestement une identité de foi entre chrétiens « ennemis ». Par rapport à la première guerre mondiale, c'était une situation tout à fait nouvelle. Mais ces pasteurs ne restaient pas confinés dans leurs préoccupations spirituelles. Je me souviens d'un jour, par exemple, où j'étais embarrassé pour trouver une issue à la situation de trois jeunes STO (Service du Travail Obligatoire), rentrés clandestinement d'Allemagne. En fait, ils étaient déserteurs et ne pouvaient être réintégrés en France, ni dans la famille, ni au travail ni au service du ravitaillement. Un soldat, ami de Günther, me dit alors : « Mais moi, je peux les engager ! Je suis chargé de trouver les manœuvres pour le dépôt de munitions de Saint-Amand-les-Eaux. Les trois réfractaires s'y présentèrent, ils obtinrent des cartes de ravitaillement de travailleurs lourds et échappèrent aux recherches. Par la suite, on me raconta que les plans de ce dépôt de munitions avaient été transmis à Londres.

Friedrich Günther a été particulièrement précieux lors des rafles de Juifs étrangers. Ayant appris qu'une première rafle devait alors lieu de bonne heure le lendemain, il n'hésita pas à aller, de nuit, franchir la clôture du presbytère de Lille, 15 rue Jeanne d'Arc, pour avertir le pasteur Chéradame de ce qui allait se passer. Ne l'ayant pas trouvé en personne, il s'en retourna sans rien dire, car l'affaire était extrêmement risquée pour lui. Son appareil téléphonique étant branché sur le réseau allemand, il en usa pour des interventions «à distance » ; il se présentait comme un personnage important de l'Oberfeldkommandantur, et le coup réussit plusieurs fois, entre autres pour faire sortir du camp de Juifs de Malines un ami protestant d'origine juive, M. Rabinowitsch (15, rue Faidherbe à Lille).

Il connaissait l'existence et le rôle du *Secrétariat d'assistance juridique devant les tribunaux allemands du Nord et du Pas-de-Calais* dont le bureau se trouvait à la rue Masurel toute proche, et n'hésitait pas à y envoyer des personnes qui lui paraissaient dignes de confiance.

Günther avait des ennemis à l'OFK où se trouvaient aussi des nazis irréductibles. Après le débarquement en Normandie, il fut envoyé sur ce front dans une unité combattante hâtivement constituée, qui fut complètement disloquée. Il en revint, isolé, le 28 août 1944, et eut l'imprudence de passer à l'OFK où l'on préparait fiévreusement le départ... Interpellé par l'un de ses supérieurs particulièrement hostile, il fut traité de défaitiste et de déserteur. Menacé, il bouscula l'officier et voulut s'enfuir, mais il reçut trois coups de feu. Transporté à l'hôpital Calmette, il y mourut deux jours plus tard.

Par la suite j'ai pu me mettre en rapport avec la veuve du pasteur Günther qui a élevé courageusement ses trois enfants, d'abord en zone d'occupation soviétique, puis à Berlin-Ouest, où elle se trouve maintenant dans la maison de son beau-fils. C'est là que je l'ai rencontrée pour la dernière fois en novembre 1989, où je suis allé prendre connaissance de l'événement de l'année : le percement du mur de Berlin !

Nous avons passé une soirée en famille à évoquer le souvenir de Friedrich, et rappelé la destinée de son meurtrier, Emil Westergreen. Celui-ci avait été longtemps considéré comme disparu. On le retrouva par hasard en 1963, fonctionnaire à Berlin-Tegel. Plainte fut déposée et l'arrestation du meurtrier ordonnée. L'enquête judiciaire n'aboutit cependant pas à un procès, car Westergreen se pendit dans sa cellule à la prison de Moabit en 1964. Avec cette veuve octogénaire, nous avons évoqué les noms de bien des amis de Lille qu'elle connaissait sans les avoir jamais vus. Emu par le rappel de ces lointains souvenirs liés au Nord de la France, je visitai le lendemain une paroisse protestante de Berlin-Est qui a pris sa part des changements politiques stupéfiants intervenus en RDA. Je retrouvai là, dans l'esprit de résistance qui avait animé l'Eglise Confessante contre le nazisme, il y a un demi-siècle, la même détermination à proclamer la liberté de la Parole de Dieu envers toute oppression. J'ai eu ce jour-là la conviction que l'hommage que je voulais rendre au Pasteur Günther était réactualisé par ce qui venait de se passer en RDA à partir des Eglises protestantes

Mémoire de la résistance protestante dans le Nord

Rapport introductif

L'histoire des communautés juives et protestantes du Nord-Pas de Calais pendant la Deuxième Guerre Mondiale a déjà fait l'objet de colloques et de nombreux ouvrages, parmi lesquels se distinguent les travaux pionniers de Danielle Delmaire et d'André Caudron (1). Mais rien n'est jamais acquis en Histoire. Gisements d'archives inexplorés, enjeux générationnels des mémoires, thèses récentes renouvellent sans cesse questions et perspectives de recherche (2).

Le présent colloque en est la preuve. Son titre volontairement restrictif rend hommage à la "figure lumineuse de Friedrich Günther", trop longtemps ignorée des institutions officielles. En fait, c'est l'engagement caritatif et résistant des pasteurs allemands, français et suisses au profit des victimes des persécutions raciales qu'il se propose d'étudier, chacun dans sa sphère d'activité : les pasteurs allemands au sein des structures administratives, judiciaires et pénitentiaires de l'OFK 670 ; les pasteurs français aux prises avec les dangers de la vie courante, en portant secours aux rescapés des rafles mortifères ; les pasteurs suisses enfin, en l'occurrence le pasteur Marcel Pasche, personnage considérable, trait d'union entre les deux communautés.

Mais qu'est ce qui poussait ces chrétiens réformés des deux bords à ainsi s'engager ? Parmi les influences qui guidèrent leurs choix, l'une s'avère fondamentale : il s'agit de l'enseignement du pasteur suisse Karl Barth, qui marqua en profondeur les pasteurs de l'Église Confessante en Allemagne et de l'Église Réformée de France.



Karl Barth

Quand Hitler arrive au pouvoir, Karl Barth professe la théologie à l'université de Bonn. De suite, il dénonce la perversion de l'idéologie nazie, qui idolâtre l'État et son chef, ainsi que la dérive raciste des "chrétiens allemands" qui prétendent "déjudaiser" la Bible (!) et l'Église luthérienne (3). En 1934, il est le principal auteur de la fameuse déclaration de Barmen, qui fonde l'Église Confessante. Expulsé du Reich pour avoir refusé de prêter allégeance au Führer, il est accueilli par l'Université de Bâle. Parmi les étudiants qui suivent ses cours, Marcel Pasche et de jeunes théologiens allemands qui ont passé clandestinement la frontière. Publications et traductions diffusent sa pensée dans les églises réformées de France et d'ailleurs (4).

Günther et ses amis de l'Église Confessante étaient donc vaccinés contre le nazisme. Ils avaient subi ses persécutions pendant leurs ministères. Mais, à la différence des frères demeurés dans le Reich, ils le voyaient maintenant à l'œuvre en pays occupé, réprimant et persécutant. Toutefois, leur sympathie à l'égard des victimes serait restée sans effet dans le nord de la France sans l'intervention de trois hommes, chevilles ouvrières d'une résistance active : le pasteur Pasche, Carlo Schmid et Henri Duprez.

En poste à Roubaix depuis 1937 comme suffragant puis comme titulaire, Marcel Pasche ajouta à cette charge, en août 1941, celle de représentant officiel de l'Église Réformée de France auprès du commandement militaire de l'OFK. Un titre purement honorifique, qui lui permit néanmoins de s'introduire dans les rouages de la Militärverwaltung et d'y tisser des liens avec les membres qui partageaient sa foi et ses convictions. «J'ai été le seul pasteur en France à avoir des contacts suivis avec les mêmes frères allemands pendant quatre ans», écrit-il dans ses mémoires (5) ... " Ces amis avaient un réseau de relations et étaient en mesure d'apprécier le degré de conviction pro ou antinazie de leurs collègues, de leurs supérieurs ou de leurs subordonnés (6) " .

A ses côtés collaboraient Carlo Schmid, lui-même protestant, chef adjoint du département administratif de la Militärverwaltung, et Henri Duprez, résistant de la première heure dont les responsabilités au sein de la clandestinité iront grandissant. En fait, les trois compères marchaient la main dans la main. Schmid couvrait ou légalisait les initiatives des deux autres, lesquels le renseignaient et assuraient ses liaisons avec l'extérieur. Leur palmarès est éloquent : laissez-passer de



Henri Duprez

complaisance, service d'assistance juridique auprès des tribunaux de l'occupant (7), installation dans la section allemande de la prison de Loos d'un service d'entraide alimentaire et morale, lancement des chantiers forestiers des Ardennes afin de protéger les réfractaires du STO, celui de Vendesse se muant en pépinière de maquisards ; enfin, en septembre 1944, la tentative désespérée d'éviter le départ du "train de Loos". En regard, leur action au secours des juifs apparaît maigre et de peu d'effets. Elle se résume pratiquement à des cris d'alerte. Carlo Schmid s'en explique dans ses mémoires (8). Il y distingue deux périodes que sépare la mise en œuvre de la "solution finale" : la première où, grâce aux informations de Günther et de Pasche, il lui est possible d'agir à temps et d'éviter des arrestations ; la seconde où les possibilités d'interventions disparaissent. Un passage appelle un commentaire critique.

" Lorsqu'en juillet 1942, les juifs de France furent astreints à porter l'étoile jaune, je m'entretins de la nouvelle situation avec

le pasteur Pasche et m'en remis à lui d'avertir les juifs qui se trouvaient encore dans le nord de la France et de les engager à se rendre en France non-occupée. Lorsque Adolf Eichmann put étendre son action de rafle à la France occupée et que les premières déportations de juifs à destination d'Auschwitz eurent lieu, en mars 1943, il n'y avait plus guère de juifs du nord parmi eux. "

Schmid se trompe : il n'y a pas eu de départ de convoi vers Auschwitz dans le nord en mars 1943. Les premières déportations génocidaires eurent lieu, non à cette époque, mais le 11 septembre 1942 à Lille et à Lens, et elles concernèrent les juifs d'origine étrangère, principalement la collectivité polonaise. Que Carlo Schmid ait occulté l'événement est gênant car il semble reproduire (inconsciemment ?) les préjugés des "Referents" de la MV Bruxelloise qui avaient l'habitude dans leurs rapports de distinguer les juifs nationaux, très peu nombreux, des juifs "apatrides" que la population dédaignait. Rappelons que c'est seulement le 11 Juillet 1943 qu'un message de Himmler enjoignit au SD " de s'assurer que les juifs français dans le Nord soient déportés le plus tôt possible ". Dès lors, ils furent l'objet d'actions ciblées, opérées cette fois sous la direction de la SS, ce qui n'était pas le cas auparavant (9). Au total, selon les statistiques de Laurent Théry et de Yves Le Maner, sur les 1272 juifs de la zone rattachée déportés dans le cadre de la "solution finale", 90% étaient d'origine étrangère (10).

Les rafles de septembre 1942 en zone rattachée apparaissent donc comme un moment crucial où tout bascule. Elles scandalisent l'opinion (du moins celle qui sait) qui témoigne, en la circonstance, d'une émotion qualifiée par le préfet Carles de "passagère". Surtout, elles sont le point de départ d'une nouvelle période où les opérations de sauvetage prennent un nouveau sens, une nouvelle dimension, et requièrent de nouveaux relais. Il ne convient pas ici d'en retracer l'histoire, de raconter comment les initiatives, dispersées du début, aboutirent à des réseaux de solidarité aux multiples ramifications. En revanche, il importe - et c'est l'objet de ces journées d'études - de revenir sur le rôle important que tinrent les protestants, un rôle en complet décalage avec leur position dans le département. Cette introduction se limitera à l'examen de trois points : l'absence de soutien hiérarchique, la part de la Bible et de l'histoire nationale dans les motivations, la dimension œcuménique de l'engagement ; mais ceci intéresse les pasteurs des deux communautés.

Ils n'étaient guère nombreux, ces chrétiens réformés qui cherchaient à secourir les rescapés des rafles, et leur engagement purement personnel se déroula en dehors de toute investiture officielle de leur église. Alors qu'en zone libre et dans la zone occupée de Paris les déportations avaient soulevé les protestations des autorités religieuses catholiques et protestantes, en zone rattachée celles-ci se turent. Aujourd'hui encore, les historiens s'interrogent sur les raisons de leur silence, celui du cardinal Liénart, mais aussi celui du président du consistoire, Daniel Chéradame. Selon une interprétation courante, ce dernier aurait agi par prudence, car il se savait surveillé.

Soustraire un israélite pourchassé à la capture était un acte de résistance, mais il n'est pas sûr que celui qui l'effectuait le considérât comme tel. Les motivations des pasteurs étaient plus théologiques que politiques. Façonnés par la lecture de l'ancien testament, ils éprouvaient à l'égard du peuple de l'ancienne alliance un sentiment de parenté, nourri par la fréquentation du même livre, et un sentiment de solidarité, celle des minorités religieuses longtemps opprimées. Notons cependant que ces réactions étaient rares : seule une élite les professait. L'idée que les malheurs d'Israël étaient la conséquence du crime de déicide était encore à l'époque massivement répandue chez les chrétiens de toute obédience.

Tous les protestants de France en revanche - et pas seulement les intellectuels - connaissaient l'histoire de " l'église du désert " au temps des dragonnades. Elle était source de fierté et de méditation. En pays cévenol, elle était une mémoire vivante. Comme jadis, cette région calviniste se mua de 1940 à 1944 en terre d'asile et de résistance. Les parias de Vichy y trouvèrent refuge avant que des maquis s'y installent (11).

Des traditions d'hospitalité analogues s'observent, mais à une échelle beaucoup plus modeste, dans les petites communes rurales à majorité protestante du pays d'Artois. Louis Mexandeau a raconté comment, en ces villages où tout se sait, l'accueil de l'étranger relevait du devoir de conscience. A la ferme de ses parents, à chaque repas, le couvert était mis pour le passant qui demanderait assistance, si bien que sa famille hébergea tour à tour les soldats britanniques et français de 1940 en cavale, les insoumis du STO, les prisonniers soviétiques échappés des mines ou des chantiers Todt (12). S'il n'y eut pas de juifs, hormis un seul égaré, c'est simplement parce que les filières d'évacuation ignoraient leur existence.



Marcel Pasche

C'est une idée à laquelle Marcel Pasche revient plusieurs fois dans son livre : grâce à l'action de chrétiens engagés, l'occupation a été une période de rapprochement œcuménique.

Ce rapprochement, les catholiques et les protestants le pratiquaient à la base, malgré le silence de leurs hiérarchies, quand ils œuvraient de conserve à la protection des juifs pourchassés. Ainsi du pasteur Nick, qui avait ses entrées à l'évêché, et de l'abbé Stahl, qui recueillait dans les institutions du diocèse les proscrits que ses amis de la réforme lui envoyaient.

C'est néanmoins le travail en commun des pasteurs allemands et français qui impressionna le plus Marcel Pasche. Le fait était nouveau : pendant la 1ère occupation, un mur de haine avait séparé les ministres des deux Églises ; l'ennemi restait l'ennemi.

En vérité, le terrain de la réconciliation se préparait dès avant la guerre. Le protestantisme du Nord se caractérisait alors par son pacifisme. Il était enseigné par tous les ministres

en exercice ; certains d'entre eux étaient suisses (13). Ce pacifisme se mariait parfaitement avec le dégoût du nazisme. L'Église Réformée du Nord était en effet très bien au courant, par les revues et les conférences des frères allemands immigrés, des combats de l'Église Confessante et des dangers d'une idéologie païenne. Rien d'étonnant donc à ce que, pendant la seconde occupation, des relations de confiance se soient nouées après un temps d'observation entre les pasteurs engagés des deux communautés. Marcel Pasche se souvient dans son livre que Friedrich Günther lui remettait régulièrement les lettres de l'Église Confessante afin

qu'il les traduise et discute du contenu avec ses paroissiens. Ces derniers appréciaient : " *On pouvait évoquer la foi des frères allemands, on savait que la chrétienté n'était pas partagée entre frères ennemis, et comme je ne faisais pas mystère des contacts que j'avais eus avec des Allemands de confiance, ma connivence ne fut pas suspecte de collaboration.*" (14) Voire. Le climat n'était pas à la tolérance et les pasteurs engagés n'étaient des deux côtés qu'une minorité. A la libération, des FFI exaltés vinrent se saisir de Marcel Pasche, et Henri Duprez dut s'entremettre pour le délivrer.

Etienne DEJONGHE

Abréviations :

OFK 670 : Oberfeld Kommandantur 670.
MV : Militärverwaltung (Administration militaire).
SD : SicherheitsDienst.

Notes :

(1) André Caudron, *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*. Numéros commémoratifs de "Nord-Eclair" sur la 2e Guerre Mondiale dans le Nord Pas-de-Calais, 1939-1945

Danielle Delmaire :

- contribution au colloque *Église et chrétiens dans le Nord Pas-de-Calais pendant la deuxième Guerre Mondiale*, Revue du Nord, 2 tomes, 1978 ;
- participation à l'ouvrage *La France et la question juive - 1940-1944*, éditions Sylvie Messenger, 1981 ;
- nombreux articles dans le bulletin *Mémor* et les revues historiques de France et d'Israël.

(2) Parmi les ouvrages récents : Patrick Cabanel, *Histoire des justes en France*, A Colin, Paris, 2012, 409 p.

(3) "Je dis un non absolu et sans réserve à la lettre de cette doctrine. La communauté de ceux qui appartiennent à l'Église n'est pas constituée par le sang, par la race mais par le Saint Esprit et par le baptême." (Karl Barth, extrait cité dans *La France et la question juive*, o.c.)

(4) Aujourd'hui, les dictionnaires et ouvrages savants ne citent en général Karl Barth que pour son enseignement théologique, dont la nouveauté et l'audace secouèrent les théologiens de toutes les confessions chrétiennes.

(5) Marcel Pasche, *Années de guerre et de fraternité*, éditions Ouverture, Le Mont sur Lausanne, 1995, 187 p.

(6) Pasche connaissait si bien les rouages de l'OFK qu'en 1945 c'est à lui que la " commission de recherche des crimes de guerre " de Lille s'adressa pour dresser la liste des personnes de la Militärverwaltung susceptibles de poursuites. Mais Pasche n'était pas un délateur : il se contenta de dresser un portrait moral des personnes de l'OFK qu'il avait côtoyées, soit qu'elles étaient dignes d'éloges, soit qu'il fallait s'en méfier.

(7) 430 inculpés en 1943 auraient bénéficié de ce système d'assistance juridique, unique en France occupée. In Henri Duprez, *1940-1945, même combat dans l'ombre et la lumière*, La pensée universelle, Paris 1979, 277 p.

(8) Carlo Schmid, *Erinnerungen*, München, Wien, Bern, 1979.

(9) D'après Laurent Théry, qui démontre que les déportations de 1942 ont été opérées sous la direction de l'OFK et non de la SS. Il montre par ailleurs que, contrairement à une idée répandue, c'est le commandement militaire de l'OFK, et non la SS, qui eut d'un bout à l'autre la responsabilité de la politique antisémite dans sa circonscription. In *La répression allemande dans le Nord Pas-de-Calais, 1940-1944*, thèse à paraître.

(10) Yves Le Maner et Laurent Théry, *Fusillés et déportés du Nord Pas-de-Calais 1940-1945*, La voix du Nord, La Coupole, 2005.

(11) Carlo Schmid, dans ses mémoires, a rendu hommage à l'Église Réformée de France : " *(Elle) s'est acquise un grand mérite dans le sauvetage des juifs... Elle s'est montrée digne de la devise des camisards lors des persécutions de leur église par les dragons du Roi de France : Savoir résister* ", *Erinnerungen*, o.c.

(12) Louis Mexandeau, *Nous, nous ne verrons pas la fin*, Le Cherche-midi, Paris 2003, 325 p.

(13) Cf. l'intervention du pasteur Teulon au colloque de Lille (Revue du Nord, 1978, o.c.) : il rappelait la puissance de ce courant pacifique dans l'Église réformée du Nord. Il citait l'exemple du pasteur Nick qui, au cours d'un débat, s'écriait : " Il n'y a plus de grecs, ni de juifs, ni d'allemands." Poursuivant son témoignage, Teulon rappelait que lui-même et les jeunes de sa génération admiraient le courage des objecteurs de conscience.

(14) Cf. Marcel Pasche, o.c. page 13.

2 - Le contexte lillois, par Grégory Célerse

Le contexte lillois

Le 10 mai 1940, les troupes allemandes entrent en Belgique et aux Pays-Bas, puis en France par les Ardennes. La région Nord-Pas-de-Calais voit ressurgir le spectre de l'occupation lorsque les Allemands pénètrent sur son territoire.

Des troupes françaises et britanniques, encerclées dans Lille, résistent aux divisions blindées allemandes du 27 au 31 mai 1940, tandis qu'à Dunkerque, les Britanniques embarquent pour retourner en Angleterre. Le 31 mai, dans la nuit, les troupes françaises sont épuisées et à court de munitions. La bataille de Lille se termine avec la capitulation des assiégés. Le courage de ces troupes encerclées va tellement impressionner les assaillants que le Général Waeger – commandant les troupes allemandes lors de ces combats – va autoriser les troupes défaites à défiler en armes pour que les honneurs militaires leur soient rendus. Nous sommes le 1er juin 1940.

La seconde occupation de Lille, vingt-six ans après la Première Guerre mondiale, va commencer dans un climat de peur pour les habitants. Hitler et plusieurs dignitaires nazis considèrent que le Nord-Pas-de-Calais possède une population germanique, ce qui est une vue simpliste de la géographie et de l'histoire de la région. Si l'on prend en compte la culture flamande de la zone comprise entre Lille et Dunkerque, cette théorie se révèle exacte. Mais dans la zone située au sud de Lille, qu'il s'agisse du Bassin Minier ou du Hainaut et du Cambrésis, elle n'a aucun fondement. Ces régions ne sont pas flamandes, mais plutôt picardes (le patois qui y est parlé, le "Ch'ti", est un dérivé de la langue picarde). La population du Nord de la France va vivre avec la hantise de se voir rattachée au Reich, comme l'Alsace-Lorraine. Mais l'annexion ne sera jamais mise en place, malgré les nombreuses rumeurs.

Toutefois, la région Nord-Pas-de-Calais dépend du commandement militaire allemand de Bruxelles. Lille devient l'Oberfeldkommandantur pour les deux départements rattachés à la Belgique. L'OFK 670 – qui se trouve dans les locaux de la Chambre de Commerce et d'Industrie, dans le centre ville de Lille – est la tête de pont des décisions administratives, militaires et économiques pour toutes les Kommandanturen locales placées sous son autorité. Lille conserve son préfet, Fernand Carles, dont les pouvoirs sont amoindris par l'administration allemande.

Avant le 22 juin 1941 et la rupture du pacte germano-soviétique, des éléments communistes vont organiser des attaques sur des citoyens ou des soldats allemands. Ces agressions, souvent aléatoires, placent la population lilloise sous la menace d'arrestations et d'exécutions d'otages. Ce sera le cas à plusieurs reprises, notamment dans le courant de l'année 1942. La stratégie de ces éléments consiste à mettre la pression et à accentuer l'insécurité des troupes d'occupation pour les conserver dans la région et ne pas

les voir gagner le front de l'Est. Tout cela change dès l'entrée des troupes allemandes sur le sol soviétique lors de l'opération Barbarossa.

La répression policière allemande va croître au même rythme que la Résistance. Plusieurs services sont présents dans la région, et à Lille en particulier. La ville concentre à elle seule les sièges des services policiers allemands. Au niveau militaire, la Feldgendarmerie – une police aux armées – mais également la Geheimefeldpolizei ou police secrète de campagne, plus communément connue sous l'abréviation GFP.

Il faut ajouter aux outils de répression, un autre service militaire, l'Abwehr, ou contre-espionnage. Ce service n'intervient pas, en théorie, dans les arrestations d'opposants au Reich, mais fait plutôt du travail de renseignement, en étroite collaboration avec la GFP qui sert de bras armé et effectue les arrestations sur renseignements fournis par l'Abwehr.

Enfin un service de police politique, connu pour sa violence et ses méthodes arbitraires, la police de sûreté allemande ou Sicherheitspolizei, (connue également sous le terme de Gestapo), va s'installer à La Madeleine, à quelques centaines de mètres de l'OFK 670, pour tenter de se placer en position de force par rapport à la GFP.

Il existe effectivement une guerre des polices, mais surtout une lutte d'influence entre la Wehrmacht, l'armée régulière, et la SS, dont dépend la police de sûreté allemande. Heinrich Himmler tente depuis Berlin de placer des hommes de confiance et des inspecteurs qui sont dévoués à la cause national-socialiste. Ils seront les fers de lance de la SS dans les territoires occupés, et le Nord-Pas-de-Calais ne fera pas exception à la règle.

Dans les premiers mois de l'occupation, cette lutte d'influence et cette guerre des polices vont avoir des effets positifs pour la Résistance, encore à l'état embryonnaire. En effet, les services de police allemande, particulièrement la GFP et la Sicherheitspolizei, vont tenter de rivaliser pour arrêter les éléments subversifs le plus rapidement, et surtout ne vont pas échanger sur les arrestations effectuées par l'un ou l'autre des services. Ce manque de coordination permet à des personnes arrêtées d'être relâchées faute de preuves, alors qu'un autre service possède des éléments à leur rencontre, mais ignore qu'elles se trouvent en détention. Cela va changer dès le début de l'année 1942.

La Résistance française commence à se mettre en place dès les premiers mois de l'occupation. Mais la contribution de la population se révèle marginale. Les réseaux et mouvements ne sont pas encore bien structurés. Les bonnes volontés sont souvent bloquées par un manque de contacts,

L'année 1944 est marquée par les rumeurs. Les alliés pourraient intervenir. Ce serait imminent. L'accélération des bombardements dans la région laisse également penser qu'il s'agit d'une phase de préparation du terrain. Mais les alliés ont d'autres plans. Les bombardements dans le Nord de la France n'ont servi qu'à leurrer les nazis.

Mais Lille va encore subir les outrages de la guerre. La population apprend le 2 avril 1944 la mort de 86 otages arrêtés et exécutés sans jugement sur le lieu du sabotage d'un train de membres de la Hitler Jugend. Le petit village d'Ascq entre dans l'histoire et marque profondément les esprits. La Résistance est accusée par le commandement militaire allemand d'avoir attaqué ce convoi. Les nazis vont justifier le massacre en précisant que la plupart des personnes exécutées étaient des terroristes. Les ascquois enterrent leurs morts.

On se prépare au grand jour de la libération nationale. On attend avec impatience les alliés. Le 6 juin 1944, les troupes anglo-américaines débarquent, contre toute attente, en Normandie. Puis les troupes progressent vers l'est, à Paris le 25 août, puis à Lille le 3 septembre.

Les alliés entrent dans une ville qui s'est libérée seule, grâce à la Résistance. Elle paie un lourd tribut, avec de nombreux tués et blessés.

La Sicherheitspolizei fait évacuer vers l'Allemagne 871 détenus politiques de la prison de Loos, la plus grande du Nord-Pas-de-Calais. C'est ce que l'on appelle " le train de Loos ". Un peu moins de 300 détenus vont survivre à ce dernier convoi de la mort. Les Allemands sont partis désormais. Les collaborateurs qui les ont servis tentent de fuir également. L'heure de la justice a sonné pour ceux qui ont choisi la collaboration plutôt que la Résistance.

Enfin, je pense qu'il est juste de préciser qu'une personne est citée à plusieurs reprises par des résistants et par des personnes soupçonnées de collaboration lors de procès après guerre. Il s'agit de Friedrich Günther.

Ce sous-officier, antinazi, qui était affecté à l'*OFK 670* – *Oberfeldkommandantur 670*, la Kommandantur régionale basée à Lille – avait lié connaissance avec de nombreux français ou étrangers vivant sur place, dont Marcel Pasche, pasteur de l'Église Réformée de Roubaix. Natif de Berne, en Suisse, ce pasteur a su trouver en Günther un homme en qui il pouvait avoir confiance. Et la confiance était réciproque puisque Günther lui transmettait des éléments d'information. Ceci permit à Pasche d'assister des juifs allemands (Joseph Winischki et son fils Léo, ainsi que d'autres enfants juifs cachés). D'autres ont appuyé cette entreprise d'aide à des personnes en grand danger. Marcel Pasche a obtenu le titre de " Juste parmi les Nations " en 1992.

Louis Halleux, un commerçant lillois, prétendra après guerre qu'il était à la tête d'une organisation clandestine comprenant quelques policiers mais également le Pasteur Günther. En l'occurrence, il n'est pas possible de confirmer ce fait et l'existence d'un tel mouvement dirigé par Halleux.

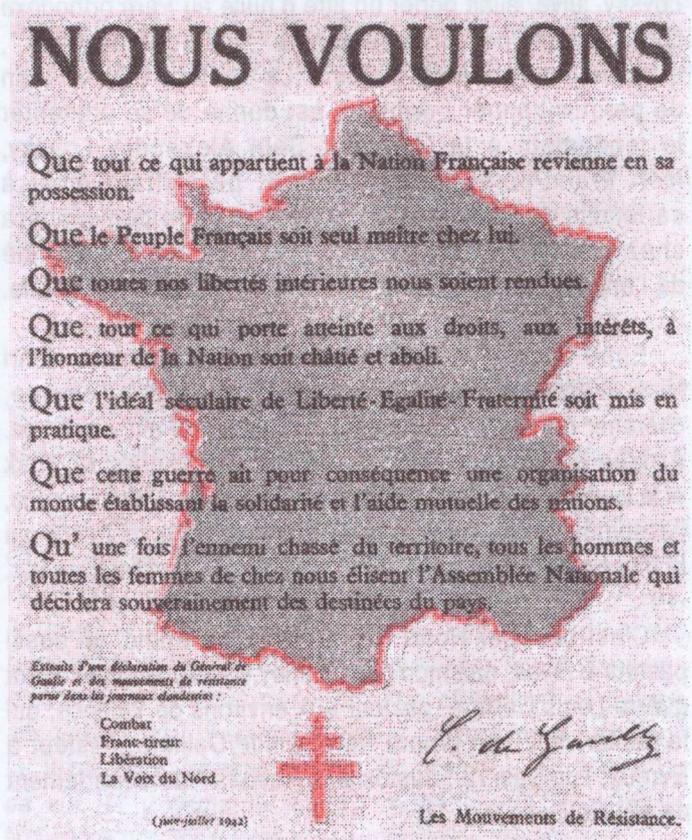
Si Günther a effectivement assisté des hommes comme Marcel Pasche, il est plus difficile, au vu des circonstances, d'être plus précis.

Néanmoins, un fait troublant vient corroborer un lien entre Halleux et Günther : en 1945, lors de l'instruction du procès de Joseph Robyns – indicateur de la Sipo-SD [Sicherheitspolizei] – un policier nommé Édouard Duthoit, qui pendant l'occupation était de garde devant l'*OFK 670*, a rapporté un fait intéressant. Il a expliqué que Robyns, au détour d'une conversation pendant son internement, lui avait fait cette confidence : " *Nous [les Allemands] avons tué Günther mais c'est le vieux (en parlant de Halleux) et bien d'autres que l'on devait descendre.* " Robyns semblait regretter la mort du sous-officier allemand, qu'il connaissait bien pour l'avoir fréquenté lorsqu'il était interprète avant d'entrer au service de la Gestapo lilloise.

Enfin, Henri Duprez, un des fondateurs du secrétariat de l'Assistance juridique – destiné à aider des prisonniers français devant les tribunaux militaires allemands – apporte lui aussi sa contribution dans son livre *Même combat dans l'ombre et la lumière*. Il déclare que Günther, ayant appris une rafle de juifs, serait monté sur son vélo pour se rendre rue Jeanne d'Arc. Il voulait avertir le pasteur Chéradame du danger. Mais le pasteur étant alors absent, nul ne sait si l'information est passée en temps et en heure.

Voilà les éléments dont nous disposons : ils seront exposés ultérieurement.

Grégory Célerse



Le pasteur Henri Nick

1 - Motivations pour parler de M. Nick

Je ne suis ni historienne, ni théologienne, mais j'habite Fives depuis 1966. Ma famille a été aidée concrètement par le pasteur Henri Nick.

Mon père, nourri pendant l'année scolaire par la Mairie de Paris au titre des enfants et adolescents scolarisés de milieu particulièrement défavorisés, bénéficiait du régime d' "interne externé" (il arrivait à l'école, avait droit au petit déjeuner, aux repas de midi et du soir). Pendant les vacances scolaires, plus rien. Il a 16 ans quand une collègue de sa mère lui donne l'adresse de Fives pour l'été : " Il ne gagnera rien, mais sera heureux avec des jeunes de son âge ". C'est ainsi qu'il est venu à Fives, en 1930 puis les étés suivants, pour manger.

Une autre fois, M. Nick, apprenant que la préfecture de Paris avait supprimé le permis de conduire de mon grand-père Alexandre Lovsky, chauffeur de taxi émigré russe à Paris, pour cause de mauvaise santé, l'a fait venir chez lui et l'a accompagné à la préfecture de Lille. Toutes les portes se sont ouvertes devant eux comme par enchantement, et il est reparti, après avoir passé la nuit chez son protecteur, avec en poche un permis de conduire tout neuf de la Préfecture du Nord. Il pouvait à nouveau travailler.

La troisième fois, le 8 février 1943, mon père, Fadiev Lovsky, fils d'Alexandre Lovsky, orthodoxe, et de Sonia Lovsky, juive, allait porter un litre d'huile au Père orthodoxe Dimitri Klépinine, reconnu depuis " Juste des Nations ", qui protégeait les juifs. Il sonne. La Gestapo était en train de perquisitionner : ordre lui est donné de se présenter le lendemain à la Gestapo. Seul Alexandre Lovsky, mon grand-père, s'y présentera, permettant ainsi à sa famille de "s'évaporer". Ma grand-mère déménagera chez un ami, Nicolas Milliant, dont elle a la clé de l'appartement parce qu'il a rejoint le général De Gaulle.

Entre temps, les filières se mettent en marche : Henri Nick envoie un jeune homme de Fives, André Cornette, chercher ma tante Nina Lovsky à Amiens, où elle enseigne. Arrivée à Lille, elle dort rue de Bouvines, chez M. Nick et le lendemain, le " fiancé d'occasion ", toujours André Cornette, l'accompagne à Desvres, chez le pasteur Pierre Tissot qui la place dans une famille de la paroisse, la famille Fossex.

C'est bien par Henri Nick et Philippe Blanc, lui aussi pasteur à Fives, que mon père Fadiev Lovsky a connu avant guerre Louis Dallièrre, pasteur aux environs de Valence, qui le cache chez son propre frère, Emile Dallièrre, pasteur à Evreux, l'un des 12 " Justes des Nations " du département de l'Eure.

Il n'y avait pas de paroisse protestante à Fives avant Henri Nick. Les protestants de la paroisse que je rencontrais l'étaient devenus. " Quand j'ai connu M. Nick ", me disaient-ils, ou les gens de ma génération : " Quand mes parents ont connu M. Nick ". Auparavant il n'y avait rien de protestant à Fives.



M. Nick fonde une "Mission Populaire", habituellement appelée "Miss Pop". C'est cette Mission Populaire qui deviendra peu à peu une paroisse protestante de l'Eglise Réformée.

2 - Sources

Voici les sources de cet exposé :

- Une émission à "Présence Protestante" le dimanche sur la chaîne 2, il y a 30-35 ans. Les témoins ont tous connu M. Nick. C'était LEUR pasteur, le tout proche, le prochain de chacun. Tous avaient une histoire originale et personnelle à raconter, souvent cocasse ; on y riait beaucoup.
- Un petit livre bleu de la Mission Populaire, écrit par Francis Bosc, " Monsieur Nick, 57 ans d'une vie dans le faubourg ouvrier de Fives-Lille 1897-1954 ", un peu image d'Epinal. Tous les paroissiens de Fives le possèdent et savent que les pasteurs présentés comme pentecôtistes étaient de l'Eglise Réformée, comme celle de Lille-centre ou Roubaix.
- Un manuscrit inédit d'un professeur d'histoire datant des années 1980.
- Le mémoire d'un étudiant de la faculté de Strasbourg, présenté en 1985 : " Henri Nick (1868-1954). Sa vie, son oeuvre jusqu'en 1914 ", par Grégoire Humbert.
- Le " Dictionnaire des Justes de France ", de Lucien Lazare.

3 - Biographie

Henri Nick est né en 1868. Son père est du Wurtemberg, donc allemand, et part en Algérie. Il est marié à une fille de la bourgeoisie protestante de Montpellier, devient français en 1865 et dirige ensuite une succursale de la Société Générale de Paris.

La famille Nick vit confortablement dans une ambiance piétiste. La mère est une protestante convaincue. Sa famille participe aux activités de l'Eglise protestante de Paris. Son père meurt à 49 ans, Henri Nick en a dix. Après le décès du père, la famille redescend à Montpellier.

A 18 ans, Henri Nick, après son bac, s'inscrit à la faculté de théologie de Montauban. Il y découvre l'*Armée du Salut*, fondée deux ans auparavant en 1888, et son engagement total, pratique, dans une action chrétienne de type social, en dehors des églises, et il s'oriente dans cette direction.

Il y découvre aussi la *Société d'Évangélisation* qui se donne l'objectif d'annoncer l'Évangile à la classe ouvrière.

En 1881, la Mission Mac All, ou *Mission Populaire*, s'implante à Montauban. Il y participe, ainsi qu'à la *Société des Amis des Pauvres*, dont il est le secrétaire.

Déjà se dessinent les orientations futures de son ministère :

- Travail hors des églises ;
- Urgence de la misère ;
- Évangélisation de la classe ouvrière ;
- Priorité au pauvre, quel qu'il soit (sous l'occupation, le pauvre des pauvres est juif).

Henri Nick rédige un mémoire de fin d'études sur la *Métanoïa selon le Nouveau Testament*, qui lui ressemble :

- Il faut changer sa vie de direction, et lui donner l'orientation suivante :
 - Nous sommes sauvés pour devenir sauveurs ;
 - Mon propre salut est lié à celui de tous les hommes.
- Les préoccupations sociales n'apparaissent que comme conséquence logique de cette conviction.

Il ressent son stage en paroisse comme un champ d'expérience clos, étriqué. A 22 ans, il sort de la "fac" avec de profonds doutes sur le ministère pastoral, et aimerait un ministère d'évangéliste et de colporteur. Il a peur de la routine.

Il accepte le poste de pasteur à Mialet, dans les Cévennes, où il reste sept ans.

Il entend parler de la *Mission Populaire* dans le Nord, et pense qu'il y a une oeuvre immense à accomplir.

En 1897 on lui propose de venir aider le pasteur de Lille dans le Faubourg de Fives. Il troque son cheval contre un vélo et pense qu'entre la faculté et la paroisse, il va pouvoir enfin vivre selon ses convictions.

Il est influencé par le Méthodisme et Wesley, par William Both et l'Armée du Salut, par le socialisme de Tommy Fallot, par Moody et le suivi personnel de l'accompagné, et par Secretan, qui souhaite la rédemption du monde par l'amour du prochain.

En 1914, il adhère au parti ouvrier.

Survient la mobilisation générale : il part comme aumônier militaire sur le front dans la Baie de Somme. De 1914 à 1918, il est aumônier au 1er corps d'armée avec un prêtre, un certain Achille Liénart, ce qui explique qu'il y aura toujours d'excellentes relations entre l'évêque de Lille et le Foyer du Peuple, d'abord entre Henri Nick et le Cardinal Liénart, puis entre Philippe Blanc et Mgr Gand.

Sa femme est au Vigan, infirmière auprès des blessés; elle décède en 1917. Il a alors 49 ans, six enfants ; son fils aîné a 24 ans, le plus jeune huit ans. Il perd ensuite cinq de ses six enfants entre 1927 et 1945 et décède à son tour à Fives en 1954.

Il a sauvé tant d'enfants et d'adultes juifs que l'Etat d'Israël lui décerne en 1992 le titre de " Juste des Nations ", ainsi qu'à son fils Pierre et sa belle-fille Odile.

4 - Rayonnement et autorité de M. Nick

Pour comprendre l'influence et l'autorité morale de M. Nick pendant la guerre, il est bon de retracer son engagement quotidien à son arrivée dans le Nord.

Nous sommes en 1897. Fives est un vaste faubourg d'ouvriers de la sidérurgie et des filatures. L'usine Fives-Lille-Cail compte 4000 ouvriers à elle seule ! " A Fives, le travail et la laideur étaient mariés. Les usines du textile faisaient travailler les femmes en mauvaise santé, dans une atmosphère poussiéreuse de serre chaude et un tapage assourdissant " (Fadley Lovsky). " Le prolétaire naît dans la misère, y végète à part de courtes périodes de sa vie, et y demeure jusqu'à la fin.", écrit Henri Nick. N'oublions pas l'insalubrité et la surpopulation des courées.



Henri Nick, à Fives, part de rien, loue une arrière salle d'un bistrot, puis arrive à s'implanter dans le monde ouvrier et passe à une salle de 100 personnes, puis à une de 300 qu'il fait construire : le " *Foyer du Peuple* ", qui existe toujours.

Il lutte contre l'alcoolisme, la prostitution, crée une coopérative pour faire baisser les prix, une consultation prénatale et de nourrissons, implante une colonie de vacances pour sortir les enfants du quartier, achète en 1935 le " Grand hôtel " à Sainte-Cécile où, dès 1936, " *Vacances pour tous* " reçoit les familles. Le maire communiste Hentgès lui confie les enfants d'Hellemmes.

Durant sept longs mois, de septembre 1928 à avril 1929, les grèves d'Halluin touchèrent 12 000 familles. Henri Nick prit l'initiative d'apposer sur les murs d'Halluin, de Lille et Roubaix des affiches expliquant en quatre points la situation, affiches envoyées à toute la presse et publiées par plusieurs journaux, appelant la population à souscrire en faveur des grévistes . L'évêque de Lille, Mgr Liénart, s'inscrivit en tête pour 1 000 francs. Mgr Liénart fut soutenu par Rome, qui le nomma cardinal, au grand dam des patrons. Ainsi Henri Nick était-il chéri et admiré. On ne lui refusait rien.

Son ouverture à la souffrance et aux autres était inconditionnelle. Il travaillait aussi bien avec les communistes, les socialistes (il pleure lors du suicide de Roger Salengro), les pentecôtistes et les catholiques, sans oublier les pasteurs protestants de son église, l'Eglise Réformée de l'agglomération lilloise.

5 - Henri Nick " *Juste des Nations* "

Henri Nick, son fils Pierre Nick, et sa belle fille Odile Nick ont sauvé des juifs chez eux, et les ventilaient ensuite dans des réseaux. " *Qui sauve un homme, sauve l'humanité* ", disent les juifs. Ainsi furent-ils reconnus en 1992 " *Justes des Nations* ". Il s'agissait de soustraire les juifs aux autorités françaises et allemandes.

Depuis le statut des Juifs du 3 octobre 1940, les juifs sont mis en marge de la société et exclus de diverses professions. S'ensuit une longue liste d'interdits en 1941. Les rafles commencent dans le Nord dès l'été 1942. Suite à la grande rafle du 11 septembre 1942, beaucoup de juifs sont obligés de se réfugier dans la clandestinité. D'où l'aide nécessaire de la part de la population pour les sauver.

6 - La filière Clinique Ambroise Paré - Cambrésis

Léon Léser, père d'Edgar Léser, avait créé en 1942 un comité clandestin de secours aux israélites. Les enfants sont placés par Pierre Nick. Médecin, il les fait sortir de Lille.

Il a un "Ausweis" en tant que responsable des distributions de tickets d'essence aux médecins. Il place certains juifs dans la clinique Ambroise Paré et fait sortir les "convalescents" que la filière du Cambrésis prendra en charge. Personne ne s'y occupe du problème juif, et le médecin connaît les familles où il les place. Mary, la fille de Pierre et Odile Nick, appelle ces enfants qui défilent chez elle " ses cousins ". C'est ainsi que Abraham Lipszyc passa de chez le pasteur P. Blanc chez son voisin immédiat le Docteur Baron, puis chez Pierre Nick, et enfin à la Maison d'Enfants de Trélon.

Tout cela est " si normal ", dira Pierre Nick, ou " allait de soi ", dira l'abbé Lozé. Suzanne Bézin dit que " *le Foyer du Peuple est transformé en refuge* ". La maison d'Henri Nick est bien entendu un refuge, en attendant les filières.

Henri Nick aimait les gosses envers et contre tout. Dans les colos, il s'amusait à leur jouer des farces, tout comme aux moniteurs des enfants. David Bugojski raconte, de mémoire (il a 10 ans alors) : " *C'était le 11 septembre 1942. Nous avons été avertis qu'un agent de police se tenait devant notre porte. Nous sommes partis par les toits, mes parents, ma soeur et moi. Nous sommes descendus rue Robelet. Mes parents ont cherché à me faire héberger. On nous a indiqué le pasteur Nick, de Fives... Je suis arrivé chez lui. De nombreux autres enfants juifs s'y trouvaient...Je le revois encore aujourd'hui : il était grand, grisonnant, très maigre, presque décharné. Sa maison grouillait de gosses. Nous avons dû y rester deux ou trois nuits.* " Monsieur Nick avait 74 ans.

" *Tout le monde savait, dit le docteur Baron, que Henri Nick combattait pour sauver des juifs. Mais personne ne se serait permis de le critiquer, à la libération, lorsqu'il vint en aide aux familles des détenus allemands* ".

Edgar Léser témoigne, aux Amitiés judéo-chrétiennes, de l'immense respect qu'on avait pour Henri Nick :
" *On l'appelait Monsieur* ".



Françoise Lovsky

4 - Recherches dans les archives allemandes, par Mme Lachenicht

Si j'ai toujours supposé que ma chance, dans la guerre, résidait dans le fait de mener, loin des combats, une vie de délicateuse à Lille, et si je n'en ai jamais éprouvé une véritable bonne conscience, il m'est désormais bien clair qu'il était nécessaire que j'en sois retiré... Il m'est venu à l'esprit que j'étais presque en train de sombrer dans le péché et la faute ...

J'ai écrit à Gaston : " Tout est perdu, excepté l'espoir... Mais la parole de Dieu m'est revenue comme avant mon époque lilloise "

C'est avec ces paroles que Fritz Günther fit, le 2 août 1944, son examen de conscience durant son engagement sur le front. Je les mets en exergue de ma contribution intitulée :

L'assassinat de Fritz Günther

Un pasteur de l'Église Confessante et anti-nazi comme soldat d'occupation à Lille

Fragments documentés de sa pensée et de son action

à travers des témoignages personnels, des lettres et des documents d'archives allemandes.

Fritz Günther avant la guerre comme pasteur de l'Église Confessante

Fritz Günther est né en 1911 à Treysa en Hesse. Fils d'un fonctionnaire des chemins de fer, il étudia la théologie et se rendit en 1934 à Ilsenburg, afin de participer à un séminaire pour se préparer à un futur travail de pasteur au Brésil. Dans ce séminaire ecclésiastique pour l'étranger, tous les théologiens avaient adhéré à l'Église Confessante.

L'Église Confessante fut créée après que le synode de ce qui était alors la plus grande Église régionale allemande, l'Église Évangélique de l'ancienne Union Prussienne, eut accepté à Berlin en 1933, sans contrainte de l'Etat, le " *Paragraphe relatif aux Aryens* ". Le synode, qui était l'organe le plus élevé de l'Église régionale, était dominé par les Chrétiens Allemands nazis. Les opposants à ce paragraphe quittèrent le synode en protestant. Aux termes du " *Paragraphe relatif aux Aryens* ", les pasteurs ayant des ancêtres juifs devaient quitter leurs fonctions. Pour Dietrich Bonhoeffer, Martin Niemöller et d'autres, ce "Paragraphe" était absolument inconciliable avec l'Évangile. S'y opposer était une affaire de foi. Beaucoup en Allemagne et à l'étranger pensent que l'Église Confessante aurait été un mouvement politique de résistance. Cela n'est pas vrai. Certes, certaines personnes de l'Église Confessante, comme Bonhoeffer, sont célèbres pour leur lutte contre le nazisme, et le payèrent de leur vie. Cependant, l'Église Confessante n'inclut pas ces personnes dans ses prières pour les chrétiens emprisonnés. L'Église Confessante était plutôt un mouvement interne à l'Église qui se créa contre les Chrétiens Allemands nazis, à l'intérieur de l'Église Évangélique. Les Chrétiens Allemands étaient majoritaires dans la plupart des Églises régionales et leurs organes, ainsi que parmi les pasteurs. Pour l'Église Confessante, ce qui comptait était de maintenir, face à l'Etat nazi totalitaire, une institution ecclésiastique indépendante. C'est pourquoi ses pasteurs refusaient de verser les collectes faites pendant les cultes à l'Église Évangélique dominée par les Chrétiens Allemands et finançaient avec ces sommes, par exemple, le travail de Günther dans sa paroisse de Königsberg.



Elle mit en place des structures parallèles pour la formation et l'évaluation des théologiens afin de développer, sur le plan du contenu et de l'organisation, une alternative aux Chrétiens Allemands nazis. Tout cela était interdit, selon le droit ecclésiastique en vigueur. C'est ainsi qu'il faut comprendre que la femme de Günther, Edith, écrivit après la guerre que toute l'existence de son mari avait été illégale. Il ne faut pas confondre cette illégalité avec celle de la résistance politique. Mais, selon Edith Günther, son mari fut de plus en plus entraîné par cette opposition confessionnelle vers une opposition politique.

En tant que vicaire à Herford, Fritz Günther prit ses distances par rapport à l'antisémitisme régnant. Il parla de la répugnante haine des Juifs en cours : " *samedi dernier, il y eut ici une grande manifestation qui n'était grande que par le fait que 1. le camarade du parti Untel de Münster a raconté des tas de bêtises et 2. que tout cela a été un grand ... pour le NSDAP* ". Partout des affiches " *Qui connaît le juif connaît le diable* " ou " *qui mange du juif en périt* ". Et il commentait ironiquement : " *Je ne suis pas encore mort bien que, selon ces slogans, je devrais être oublié depuis longtemps* ".

Ses convictions inébranlables face au nazisme contrecarrèrent durablement les projets d'avenir de Fritz Günther. Sa femme Edith écrivit à ce propos après la guerre :

" Lorsque les autorités ecclésiastiques elles-mêmes se réclamèrent de la tendance chrétienne-allemande, mon mari refusa de passer son deuxième examen de théologie devant ces autorités. Il refusa également une mission au Brésil, parce qu'il devait signer un engagement à agir dans l'esprit national-socialiste. Son refus de se soumettre à un examen signifiait son renoncement à un emploi et à une rétribution fixes, et signifiait du trac et la précarité pour toute la famille. Nous vivions de soutiens occasionnels de l'Église Confessante. "

L'Église Confessante l'envoya en 1936 dans le petit village de Königsberg, dans le land de Brandebourg, où le conseil de paroisse s'était rallié à elle en 1935.

Il épousa au cours de l'été 1937 l'infirmière, plus tard sage-femme, Edith Schaper, originaire de sa ville natale au nord de la Hesse. En 1938, leur premier enfant, Eva Maria, vit le jour. Puis suivirent Annette en 1940 et Christoph en 1942.

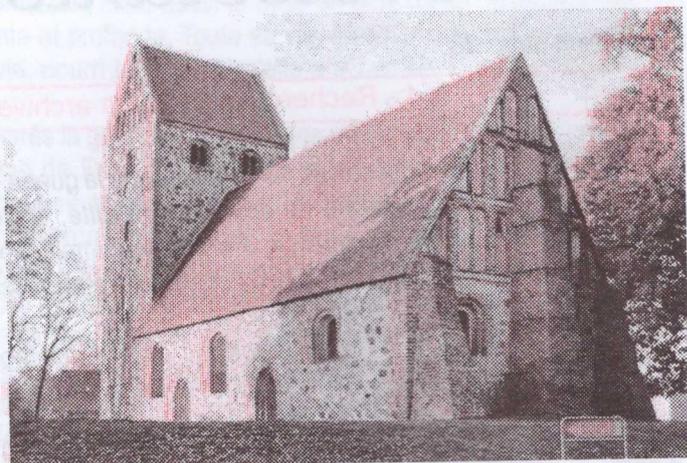
Pendant ces années, le souci et la précarité régnaient dans la famille, et pas seulement sur le plan financier. Le 1^{er} janvier 1938, le Conseil de paroisse de Königsberg s'adressa au ministre de la justice du Reich en faveur du pasteur Martin Niemöller, qui était interné au camp de concentration de Sachsenhausen. Il s'ensuivit des interrogatoires et arrestations de Fritz Günther. Les raisons précises en sont inconnues. On ne peut que supposer que les interventions en faveur de Niemöller et les déclarations publiques en chaire de l'Église Confessante contre les mesures nazies avaient rendu le pasteur Günther suspect. Selon sa femme, il fut incorporé dès le déclenchement de la guerre parce qu'il se trouvait sur la liste des personnes à transférer en camp de concentration.

L'Église Confessante n'évoquait pas, dans sa déclaration de principe à Barmen, l'anti-judaïsme et l'antisémitisme, bien qu'elle soit issue du Cercle d'aide aux pasteurs. Après les pogromes de novembre 1938, Fritz Günther adhéra au Cercle d'aide aux pasteurs, et signala ainsi ses convictions, qui allaient à l'encontre de la persécution des Juifs. Le renforcement de ses convictions antinazies est dû à l'influence décisive du pasteur de la paroisse voisine de Königsberg, Aurel von Jüchen. Celui-ci faisait partie, comme Günther, du petit groupe du Cercle des socialistes religieux, qui était politiquement hostile aux nazis. Hélas, nous ne savons rien de son activité dans ce cadre. Von Jüchen, de dix ans son aîné, devint en 1938 le parrain de la fille aînée de Günther et son ami le plus proche. Il s'afficha en 1938 lorsqu'il essaya d'éteindre l'incendie de la maison de campagne d'un Juif dans sa paroisse de Rossow pendant les pogromes. Comme Günther, il servit comme soldat dans le nord de la France et était toujours stationné dans son secteur.

Fritz Günther à Lille : Une position stratégique au centre du pouvoir

Pendant l'été 1940, le caporal Fritz Günther alla à Lille en tant qu'interprète en raison de ses bonnes connaissances en français, auprès de la commandanture supérieure du front (OFK 670). Il n'était vraisemblablement pas apte aux combats en raison de son infirmité à l'œil. L'OFK 670, avec environ 200 personnes dans l'Etat-major, dépendait du commandant militaire de Belgique, le général von Falkenhausen, à Bruxelles. La Somme constituait une ligne de démarcation qui séparait hermétiquement les deux départements du Nord et du Pas-de-Calais du reste de la France.

Rapidement, Fritz Günther fit la connaissance du pasteur originaire de Suisse Marcel Pasche, de la localité voisine de Roubaix, qui devint son plus proche ami. Ils étaient presque du même âge, tous deux opposés aux nazis, et proches du professeur de théologie expulsé d'Allemagne Karl Barth.



Vue de l'église de Königsberg, où Günther était pasteur

Dans un article sur Günther, Pasche décrit son lieu de travail au centre du pouvoir, dans cette « forteresse administrative » des départements du Nord et du Pas-de-Calais. Il se trouvait près de la loge du concierge et lui ouvrit d'innombrables contacts, ainsi que la possibilité de délivrer des laissez-passer vers les départements appartenant à la France. Naturellement, il devait servir d'interprète, à des supérieurs, pour le service et dans des situations privées, lors de leurs achats ou de voyages sur la côte. Il donnait également des cours particuliers de langue à des militaires haut placés. Ainsi, il put être en étroit contact avec eux.

Gisbert Poensgen, qui est venu comme soldat à Lille en 1944, fit après la guerre la description suivante : " A l'époque, Fritz Günther était en partie apprécié des hommes et des sous-officiers dont la plupart étaient des intellectuels et des gens au tempérament pacifique, qui jouissaient d'avantages par son intermédiaire. En revanche, il était impopulaire chez beaucoup, parce qu'il bénéficiait par ses relations d'un meilleur niveau de vie que le reste des soldats et ne se comportait pas envers les aînés et les supérieurs avec le respect prescrit (il était donc "a-militaire"), et parmi ces personnes se trouvaient des bénéficiaires des amitiés qu'il avait avec des Allemands haut placés et des Français occupant des positions intellectuelles.

Mais Günther devait aussi collaborer à des mesures répressives. Il ressort d'une lettre à son épouse du 13 mars 1943 qu'une fois, il a été envoyé pendant huit jours avec un agent français dans le sud de la France, pour " dénouer une grosse affaire ". Son général lui procura pour cela toutes les aides imaginables. On ne sait pas exactement de quoi il s'agissait. Il est cependant clair qu'il jouissait à l'époque de la confiance de militaires de haut rang.

Parmi ses attributions à Lille, il devait occasionnellement accompagner la police secrète de campagne lors de ses missions. Celle-ci était compétente pour la discipline interne de la troupe et la lutte contre les partisans, sous le commandement de l'armée de campagne. Günther écrivit dans une lettre à sa femme en avril 1941 qu'il fut impliqué dans l'arrestation d'une jeune résistante française, et qu'à cette occasion, il a démasqué un Français qui s'est révélé être un agent de liaison pour les Anglais cachés dans le secteur.

Fritz Günther parmi des Allemands résistants

Pasche parle en bloc des " trois amis Hahn, Günther et Schmid ". Fritz Hahn était pasteur de l'Église Confessante et interprète comme Günther. Il travaillait à la police secrète de campagne. Marcel Pasche décrit comment Fritz Hahn l'aïda à transmettre un message important à un résistant incarcéré à la prison de Loos en l'y accompagnant . Hahn donna aussi des informations sur les enquêtes de la police secrète de campagne et diffusa des nouvelles des accusés. Ainsi il devint, selon Pasche, l'un des soutiens principaux du secrétariat chargé de l'aide juridique, un service probablement unique dans les territoires occupés par les Allemands et qui fut créé par un bluff audacieux du Dr Carlo Schmid. Comme conseiller d'administration de guerre et directeur de la section "culte" au sein de la commandanture supérieure de campagne (OFK), celui-ci laissa insérer en 1942 dans plusieurs journaux français le communiqué suivant : " *Ceux qui ont besoin d'un avocat face aux juridictions allemandes, même sans moyens financiers suffisants, peuvent se présenter au Secrétariat pour l'assistance face aux tribunaux allemands susnommé, issu de l'initiative d'un comité privé, tous les jours de 9 à 12 h , 29 rue Masurel à Lille* ". Sur le plan juridique, il s'agissait d'un fantôme, approuvé et doté de compétences sans l'autorisation de personne, mais qui réussit, par l'assistance juridique et des contacts adroits, à obtenir, rien qu'en 1943, la libération de 70 accusés. Mais selon Pasche, il a dû cacher aussi des actions vraiment proches de la conspiration.

C'est Fritz Günther qui mit en contact Pasche avec Carlo Schmid, et rendit ainsi possible toute l'entreprise. Schmid était né en France, avait une mère française et parlait couramment le français. Il termina sa traduction des Fleurs du mal de Baudelaire en 1941 à Lille. C'est aussi l'amour de la littérature française qui unissait Günther et Schmid.

Pasche écrit sur les trois Allemands Günther, Hahn et Schmid : " *Ces amis possédaient chacun un réseau de relations et étaient de ce fait en mesure de juger du degré de convictions pro et antinazies de leurs supérieurs. Ce n'est que grâce à leur perspicacité qu'il fut possible d'oser la témérité* ".

Après l'attentat manqué contre Hitler du 20 juillet 1944, Carlo Schmid fut convoqué à Bruxelles pour un interrogatoire. Là-bas, le commandant militaire pour la Belgique et le nord de la France, le baron Alexander von Falkenhausen, avait déjà été arrêté à cause de ses contacts avec le cercle des sympathisants des organisateurs de l'attentat, et avait été envoyé au camp de concentration de Dachau. Avant son départ, Schmid demanda à Marcel Pasche si la Résistance pourrait l'enlever pour le protéger. Pasche raconte : " *Les directrices de la clinique Ambroise Paré me donnèrent l'accord de la Résistance quelques jours plus tard. Lorsque j'en informai Schmid, il rentrait justement de Bruxelles, soulagé* ". Günther évoqua ses contacts amicaux avec Carlo Schmid dans plusieurs lettres.

A l'OFK, Günther dirigeait, en dehors de son service, des réunions de jeunes pasteurs de grades subalternes. Il diffusait parmi eux les "Lettres fraternelles" de la direction de l'Église Confessante en Allemagne, qu'il donnait aussi à Marcel Pasche.

Celui-ci les traduisait pour l'Église réformée de France. Ainsi se renforçait un lien de foi commune entre ressortissants des pays ennemis, comme il n'y en avait pas eu pendant la 1^{ère} guerre mondiale. Fritz Günther était en France comme soldat, et non comme pasteur des membres de la Wehrmacht. Cependant, il remplaça une fois, lors du Vendredi Saint 1941, le pasteur de la Wehrmacht, et prêcha dans l'église protestante de Lille comble, devant des Allemands et quelques Français.

Sauveur de victimes de persécutions.

Le témoin principal des mesures de sauvetage personnelles de Günther est le "Juste parmi les nations" Marcel Pasche. Il écrit dans un article intitulé " *Une personne lumineuse* " :

" *Günther était particulièrement précieux lors des arrestations de Juifs étrangers. Lorsqu'il entendit un jour que le lendemain matin devait avoir lieu une rafle, il n'hésita pas à escalader de nuit la clôture du presbytère à Lille pour annoncer au pasteur Chéradame ce qui allait se passer. Ne le trouvant pas, il rentra sans rien dire, car l'affaire était extrêmement délicate pour lui. Son téléphone était relié au réseau allemand et il l'utilisait pour des interventions à distance en se présentant comme une personnalité importante de l'OFK. A plusieurs reprises, il eut du succès, par exemple lorsqu'il put faire sortir un ami protestant d'ascendance juive , Monsieur Rubinowitsch (15, rue Faidherbe à Lille), du camp de juifs de Mechelen (Malines). " (Voir le texte complet de l'article ci-dessus pages 2 et 3)*

Dans les sources allemandes, on ne trouve en outre qu'une seule phrase sur le thème du sauvetage des Juifs par Günther. Son ami Kurt Bühner a écrit : " *Il a volontiers risqué sa vie, lorsqu'il a retiré d'un wagon pendant la nuit un garçon juif* ". Bühner ne connaissait pas de détails plus précis. Edith Günther formule cela de façon plus générale : " *Tous ceux qui le connaissaient témoignèrent du fait qu'il mettait sa situation à profit pour faire du bien à profusion, par exemple la soustraction d'innombrables Français de la déportation en Allemagne, le soutien actif du mouvement de résistance et des familles juives* ".

L'aide directe de Günther à des travailleurs français requis n'est, en dehors de la citation ci-dessus, pas évoquée dans les sources allemandes. Selon Pasche, c'était un ami de Günther, dont le nom n'est pas cité, qui fit sortir des travailleurs ayant déserté de la zone dangereuse. Günther était vraisemblablement là, et dans d'autre cas il a dû servir d'intermédiaire et mettre en contact les personnes qu'il fallait. Le secrétariat pour l'assistance juridique déjà cité réussit à loger des jeunes du Service du travail des Ardennes et à les préserver du travail obligatoire en Allemagne. Günther écrivit à sa femme au début de 1943 : " *Toute la journée, je suis sollicité par les nombreux travailleurs requis pour l'Allemagne et qui ne veulent pas y aller. C'est terrible de voir tous les cas miséreux qui se présentent lorsqu'on n'a procédé qu'à partir de listes quelconques* ". Il ne ressort pas de la lettre s'il a pu les aider.

Il est regrettable que sa veuve ait détruit, bien des années après la guerre, une partie importante de ses papiers. En la circonstance, elle a manifestement tout relu avec précision, car souvent des parties d'une lettre ont été conservées et d'autres découpées.

Par exemple, la lettre de Fritz Günther datée du 18 juin 1943 à son épouse n'existe plus que dans sa partie supérieure. Au verso de cette moitié, on peut lire : " A la fin, presque toutes les personnes impliquées sont mortes, ou fusillées ou empoisonnées ". Le contexte reste imprécis à cause de la partie manquante.

Il est également fâcheux que l'ami de Günther, Bühner, ait été retiré du front au cours de l'année 1942, alors que son confident ultérieur, Poensgen, n'est venu à Lille qu'au début de 1944. Ainsi, il nous manque le témoignage d'un ami de son entourage proche pour une large période.

La plus grande catastrophe fut naturellement que Günther n'ait pas survécu à la guerre, mais ait été abattu à son retour du front par l'officier nazi fanatique Westergreen. Donc il n'a pas pu, comme maint autre, apporter après la guerre son propre témoignage.

Polarisation politique dans la commandanture supérieure de campagne (Lille, 1944)

Il est par contre bien attesté que Günther est devenu, au cours de l'année 1944, lors de la polarisation au sein de l'OFK, le " protagoniste des antinazis ". Son ami Poensgen écrit à ce sujet : *" Les nazis remarquèrent bien sûr que Günther était compromis en tant que pasteur de l'Église Confessante, dont l'attitude militaire ne correspondait pas à l'idéal national-socialiste et qui, par son exemple et sa conduite, exerçait une action dissolvante. Cependant, il continua à proclamer ses idées de plus en plus ouvertement. Günther devint finalement le protagoniste des antinazis. Vers mars 44, Günther devait devenir adjudant, toutes les conditions étaient réalisées. Finalement, la partie adverse obtint qu'un chef S.A. soit nommé adjudant à sa place. Günther perdit ainsi pour la première fois une bataille, car quelques-uns de ses amis (Krüger) étaient partis et d'autres eurent peur de le soutenir."*

Le commandant Krüger, le supérieur, ami et bienfaiteur de Günther était jusqu'au printemps 1944 chef de l'Etat-major subalterne de Lille et fut ensuite remplacé par le commandant Behm, professeur de théologie à Berlin, qui appartenait aux Chrétiens Allemands. Entre Behm et Günther il y eut à Lille bien des controverses théologiques et relatives à la politique ecclésiastique. Au début, tout se déroulait encore de façon objective, aimable, mais ensuite Behm devint, dans sa fonction de supérieur hiérarchique, un adversaire de Günther. Poensgen écrit encore : *" Günther ne s'était extérieurement pas laissé intimider, mais il m'avoua un jour qu'il avait très peur pour sa femme et ses enfants, car "ils" pourraient bien les envoyer en camp de concentration, tout en ajoutant qu'il ne pouvait se taire "*.

La promotion manquée de Günther et sa mutation au front

En avril 1944, Günther écrivit à Bühner que Behm lui avait " fait rater " sa promotion au grade d'adjudant, parce qu'il aurait trop " bavardé ". D'autre part, Günther aurait, quelque temps auparavant, lui-même refusé, lors d'une dispute avec le commandant Henn, de devenir sous-officier, en expliquant que " l'actuel corps et ses conceptions ne correspondaient pas à celles d'un pasteur et

homme libre ". Edith Günther pense elle aussi que son mari n voulait pas du tout être promu. Lors de l'enquête contre l'assassin de Günther, Emil Westergreen, le commandant déclara au milieu des années 60 que Günther n'était pas commode et aurait été envoyé au front à titre de réprimande.



Günther dans son bureau de l'OFK 670

Entre les fronts

Le 25 juillet 1944, Fritz Günther fut affecté sur le front de Normandie. A partir de ce jour et jusqu'au 7 août 1944, il tint un journal. Le dernier jour, il y inscrivit : *" Lors de l'entrée à Incarville des inconnus tirèrent sur l'adjudant. Je dus me rendre auprès de leur chef : ' Vous êtes le seul qui connaît le pays et les gens. Savez-vous ce que nous pouvons faire ? ' Et voilà ! Il y a des négociations fastidieuses : 5 otages "*. Le 7 août, le jour des faits, il envoya quelques pages densément remplies au crayon à son ami français Garnier, avec les mots : *" Cher ami Garnier, je vous demande de transmettre ces feuilles à ma femme au cas où je ne reviendrais pas de cette guerre. Je vous remercie de tout ce que vous m'étiez : un ami comme un frère. Au revoir ! - Votre Günther "*

A Lille, on prit et on fusilla sans cesse des otages après des attentats dont on ne pouvait trouver les auteurs, la première fois 5 otages, le 5 septembre 1941. Mais de telles mesures étaient controversées, à Lille comme dans les services supérieurs de Bruxelles. L'ami de Günther, Carlo Schmid, fit un exposé à l'OFK de Lille en 1941 sur l'incompatibilité entre les prises d'otages et le droit des peuples modernes – et il était lui-même sans cesse contraint d'établir des listes d'otages. Il essaya de mettre sur pied des listes des prisonniers déjà condamnés à mort, dont des membres de la Résistance. Günther connaissait probablement le refus de Carlo Schmid vis-à-vis des prises d'otages. Le comte Helm James de Moltke qui, en tant que conseiller d'administration de la guerre, était conseiller en droit des peuples auprès de l'ami Canaris au sein des services de contre-espionnage, partageait son avis et devint la personne de contact importante de Schmid avec la Résistance allemande. Fritz Günther connaissait très vraisemblablement l'opinion fondée de Carlo Schmid et ses sentiments à cet égard.

L'interruption soudaine du journal au moment de la prise d'otage et la crainte de ne pas survivre exprimée uniquement à cet endroit chez Günther, d'habitude si optimiste, laissent apparaître

que les mots de son ami Henri Garnier ne sont pas si invraisemblables. Celui-ci écrit en 1971 à l'ami de Günther et son ancien camarade de guerre des années 1941-42, Kurt Bühner, en français : *" Je me souviens qu'il avait été chargé de fusiller 5 Français en représailles du meurtre d'un Allemand et qu'il avait préféré quitter son poste plutôt que d'obéir à un tel ordre... Je vous remets deux copies de cette lettre... que je considère comme une relique... Je pense que vous conserverez précieusement la photocopie qui présente les dernières paroles d'un martyr pour la Paix et la réconciliation de nos deux peuples. »* Mais cette lettre ne se trouve pas dans les papiers de l'épouse de Günther, Edith. Ainsi manque la preuve que Fritz Günther n'a pas exécuté un ordre. Le destin des cinq Français reste inconnu.

Est-ce qu'Edith Günther, à qui était destinée l'une des deux copies de Garnier à Bühner, a consciemment détruit cette lettre ? De toutes façons Bühner essaie, également en son nom à elle, de détourner le Dr Anschütz de son projet d'écrire à ce propos en 1994, à l'occasion du 50ème anniversaire de la mort de Fritz Günther : *« Madame Günther (!) et moi voient le danger que son mari aujourd'hui encore puisse être taxé de traître. Madame Günther serait tranquillisée si rien du tout n'était publié »*. Rien ne fut publié.

Qui était cet ami français qu'il appelait son frère ? L'ami de Günther, Bühner, écrivit à son sujet : *" Henri Garnier était capitaine de l'aviation française (particulièrement décoré) et se réclama quelques temps publiquement de la collaboration avec les Allemands. Plus tard il se disait, toujours publiquement, désolidarisé de la collaboration avec les Allemands. (...) Lui-même avait été condamné à mort, et fut ensuite réhabilité en raison de ses mérites, et de nouveau décoré »*.

Günther envisageait-il à l'époque de changer de front ? Il notait dans son journal de guerre le 12 août 44 : *" Les gens que je rencontre en survêtement me prennent pour un Français et ce n'est qu'après avoir longtemps parlé qu'ils se laissent convaincre que je suis Allemand. - ' Vous n'avez pas la figure d'un Allemand ' . Difficile nouvelle tentation. Où donc aller ? Questions de conscience "* .

Peu de temps après, il combattait du côté allemand et écrivait le 12 août 44 à sa mère : *" Le soir, je suis content d'avoir de nouveau survécu à cette journée... Espérons que tout sera bientôt fini "* . Le 28 août, à sa femme : *" Je ne suis sorti du chaudron de Cassel que de ma propre initiative "* . Puis il recouvrit les mots *" de ma propre initiative "* jusqu'à ce qu'ils deviennent illisibles. S'éloigner seul de la troupe devait être considéré comme de la désertion.

Il y eut encore le 30 août 1944, le jour de son assassinat, une dernière lettre à sa femme. Il écrivait qu'il se rendait au poste de commandement du front pour retirer sa solde.

Exécution de Fritz Günther

Poensgen questionna des témoins immédiatement après l'assassinat, et rédigea en 1946 un rapport sur ce sujet. Pour des raisons de temps, je dois renoncer à sa présentation détaillée. En résumé, Westergreen reprocha à Günther, dans les locaux de l'OFK, des propos défaitistes, ce qui conduisit à son interrogatoire.

Il fut arrêté au cours de l'interrogatoire parce que ses indications ne pouvaient être confirmées. Ainsi, le soupçon qu'il se soit éloigné sans autorisation du front s'accrut. Paniqué, Günther fuit dans le bureau d'un supérieur où Westergreen le suivit. Contrairement à l'ordre de rengainer son arme, il tira trois fois sur Günther, qui s'écroula et fut transféré gravement blessé au lazarett Calmette. Il y mourut en fin de soirée.

Deux jours plus tard, le 2 septembre 1944, Lille était libérée par les Alliés. Dans la situation du retrait rapide des Allemands, l'assassinat de Fritz Günther fut étouffé. On avait ordonné de déclarer le décès de Günther comme accidentel à cause de la rente à verser à sa veuve. Après la guerre, on a dit que son meurtrier était mort en Italie.

Enquêtes judiciaires à cause du meurtre de Fritz Günther en 1962

Mais Westergreen était vivant et travaillait après la guerre comme fonctionnaire à Berlin-Ouest. Après l'avoir découvert par hasard en 1962, l'ami de Günther, Bühner, déposa une plainte contre lui pour meurtre. Des enquêtes de grande envergure commencèrent. Deux ans après, Westergreen fut arrêté avec la justification suivante : *" Bien que l'accusé ait reconnu que Günther ne pouvait ni ne voulait fuir, et bien qu'on l'ait prié à plusieurs reprises de ne pas tirer, il a tiré quand même parce qu'il méprisait Günther profondément pour ses positions antinazies "* . 20 ans après les faits, les déclarations des témoins sont contradictoires, mais concordantes sur un point : pour tous, l'opposition de Günther au régime nazi est hors de doute.

Son meurtrier, Westergreen, ne connut pas de remords et resta persuadé jusqu'à son suicide en détention d'avoir agi selon le droit militaire alors en vigueur. Günther aurait déserté. Le procès n'eut pas lieu en raison de son suicide.

Fritz Günther entre conformisme et résistance

Le Français Henri Garnier qualifia une fois l'Allemand Fritz Günther de *" martyr de la réconciliation et de la paix entre nos peuples "* . Certainement, Fritz Günther voulait la réconciliation et la paix entre nos peuples ; oui, il aimait la France, mais il n'était pas à mes yeux un martyr. De mon point de vue, il était plutôt un homme déchiré pendant la guerre, qui balançait entre le conformisme et la résistance. Il voulait vivre et tenait à sa femme et à ses trois jeunes enfants. Il rendit des comptes sur ses actes face à sa conscience et se reprocha d'avoir commis des fautes. Cette aptitude à l'autocritique, et le courage de reconnaître ses fautes dans des temps où c'était quasi impossible pour un Allemand de ne pas se rendre coupable, sont admirables.

Avant la guerre, il agit inébranlablement selon ses convictions et en accepta tous les inconvénients. Lorsqu'il risqua le camp de concentration, il partit à la guerre. Mais partir à la guerre était une démarche qui s'opposait à ses convictions de socialiste religieux. Dans la déclaration programmatique du Cercle des socialistes religieux de 1928, il était écrit : *« Vous devez prêcher la paix entre les peuples et exiger en plus, dans tous les pays, qu'aucun chrétien*

n'accepte un budget militaire, que des armes soient fabriquées et qu'on fasse un service militaire ». Comme son ami le pasteur Aurel von Jüchen, qui était aussi socialiste religieux et appartenait à l'Église Confessante, il se trouva en France comme simple soldat. Mais beaucoup d'autres pasteurs de l'Église Confessante, qui eux aussi avaient subi des interrogatoires et des arrestations dans les années 30, sont partis à la guerre. Les motifs et les comportements de ces protestants au sein de la Wehrmacht ne sont, à ma connaissance, pas encore étudiés.

Fritz Günther a essayé à Lille, dans son cercle d'amis, d'aider des Français opprimés et d'agir contre les nazis. Marcel Pasche a relaté les actions des amis. L'ampleur de la contribution de Günther au sauvetage de Juifs et à la préservation de travailleurs forcés de la déportation en Allemagne ne peut plus être calculée. Le couple Günther a emporté dans la tombe beaucoup de lettres et de secrets. Mais ce qui compte, ce n'est pas l'ampleur des bonnes actions. " *Celui qui sauve un homme sauve toute l'humanité* ", dit-on. Nous ne savons pas si Fritz Günther a sauvé les cinq otages d'Incarville de l'exécution. Mais on pourrait peut-être encore le découvrir.

" *Le pire qui puisse arriver à mon pays serait une victoire des nazis* ", a dit Fritz Günther à Marcel Pasche. L'adversaire décidé des nazis a payé de sa vie la défaite imminente de son pays dont il a parlé sans ambages au sein de l'OFK 670 lors de son retour du front, juste avant son meurtre, le 30 août 1944, commis par un nazi fanatique qui ne voulait pas accepter cette défaite et le soupçonnait d'avoir des liens avec la Résistance.

Après la guerre, Günther voulait inviter ses amis français et leur faire découvrir en autobus sa patrie. Il n'a pu le faire. Au nom de notre groupe de Brandebourg et de Berlin, je souhaiterais vous inviter cet automne à Berlin et à Königsberg. Nous souhaiterions vous montrer comment nous nous souvenons en Allemagne de l'époque nazie et poursuivre l'échange avec vous.

Gertlind Lachenicht

Service de la culture du souvenir

aux Archives ecclésiastiques évangéliques du Land de Berlin

Günther Friedrich Wilhelm, dit FRITZ GÜNTHER

Fritz Günther est né le 21 mars 1912 à Treysa (Hessen-Nassau).

Nous n'avons aucune information concernant son milieu familial, ni sa scolarité, ni ses études.

Il a fait partie de la Ligue des Socialistes Religieux, fait attesté par la mention de son nom sur une liste des membres de cet organisme du 1^{er} décembre 1931.

La preuve de son appartenance à l'Église Confessante est également fournie par des dossiers à son nom au service des examens de cette Église.

Il passe la première partie de son diplôme en mars 1934.

Ensuite il effectue son stage (Vikariat) du 16 avril 1934 à octobre 1935 à Brakwede, Herford, en Westphalie.

Puis il est pasteur proposant (fait attesté) à partir d'octobre 1936, et prédicateur de 1938 à 1939 à Königsberg / Prignitz sous la responsabilité du pasteur Harder, qui appartenait lui aussi à l'Église Confessante (Consistoire de Wittstock / Kirchenkreis Wittstock).

Ensuite, il est prédicateur à Fehrbellin sous la responsabilité du pasteur Wauer, lui aussi membre de l'Église Confessante.

Fritz Günther passe la deuxième partie de son diplôme en 1939 et son ordination a lieu le 1^{er} janvier 1940.

Il a participé au séminaire d'Ilseburg (formation théologique pour l'étranger)

Sa première rémunération est datée du 1^{er} janvier 1940.

Il occupe son dernier poste de pasteur en tant que prédicateur auxiliaire à Wittstock.



Le pasteur Friedrich Günther dans sa paroisse

5 - Hanni Levy-Weissenberg - Adolescente à Berlin (1940-1945)



Hanni Levy, née Weissenberg

Témoignage d'une adolescente cachée à Berlin (1940-1945)

Rétrospective sur la période de la clandestinité

" Ils m'ont donné la vie une deuxième fois "

Remarque préliminaire :

Hanni Levy, née Weissenberg, est née en 1924 à Berlin-Tempelhof.

Elle a vécu avec ses parents à Berlin-Kreuzberg à partir de 1931 jusqu'à la mort de sa mère en 1942. Depuis le début des déportations de juifs de Berlin, elle dut assister à l'arrestation et à la déportation de personnes de ses connaissances.

Elle-même avait été contrainte au travail obligatoire en juillet 1940 et travaillait depuis dans une filature à Berlin-Zehlendorf. En janvier 1940 son père était mort d'épuisement suite au travail obligatoire. Sa mère succomba en avril 1942 des suites d'une maladie, et du fait qu'elle n'avait pas pu obtenir les soins médicaux appropriés parce qu'elle était juive. Sa grand-mère fut arrêtée en septembre 1942 et déportée à Theresienstadt.

C'est par hasard que Hanni Weissenberg réussit à échapper à une arrestation en février 1943 et à plonger dans la clandestinité. Elle a pu survivre à Berlin grâce à l'aide de nombreuses connaissances non-juives ; pour cela, elle fut obligée, comme la plupart des illégaux, de changer assez souvent d'hébergement. De 1943 à 1946 elle a vécu au n° 28 de la Nollendorfstrasse.

Après sa libération par l'armée russe, elle resta encore quelque temps chez Viktoria Kolzer, celle qui l'avait sauvée et à laquelle elle se sentait fortement liée. Fin 1946, elle émigra à Paris chez un oncle. C'est là qu'elle vit aujourd'hui encore. Elle s'est mariée en 1948 et elle a aujourd'hui une fille, un fils, cinq petits-enfants et deux arrière-petits-enfants.

Le témoignage que nous publions ici dans son intégralité, Hanni Lévy l'a écrit pour sa famille dans les années 80. Ce qui la pousse à cette publication, c'est un désir qu'elle exprime à la fin de son témoignage :

" Ce fut une période très dure. Et pourtant elle a déterminé toute ma vie par la rencontre de ces personnes extraordinaires. (...) Ils m'ont donné la vie une deuxième fois, pleins d'amour et de bonté. Il ne faudra jamais les oublier. "

Je suis née en 1924 à Tempelhof. Mes parents aussi sont nés à Berlin. Jusqu'en 1931 environ, c'est là que nous avons vécu dans une maison double (pour deux familles), juste en face de l'aéroport, au n° 13 Kaiserkorso, nom de l'époque, aujourd'hui appelé Kleineweg. Puis nous avons déménagé dans la Solmstrasse, à l'angle de la Gneisenaustrasse.

C'est là que nous avons vécu jusqu'à la "solution finale". C'est mon père qui est mort le premier. Pendant la première guerre mondiale, il était reporter photographe dans l'escadrille Richthofen, car il était photographe professionnel. Comme on le sait, cette escadrille fut dirigée par Hermann Göring après la chute de Richthofen. Mon père était gravement atteint par l'asthme et en octobre 1939, il reçut l'ordre d'aller travailler dans les champs de pommes de terre. Il rentra mourant à la maison et mourut en janvier 1940. En juillet 1940, je dus aller au bureau du travail pour les juifs et on m'obligea à travailler à la filature de Zehlendorf, dans la section spécialement créée pour les juifs. En avril 1942 ma mère, gravement malade, mourut, en grande partie parce que les soins appropriés manquaient, du fait que médecins et médicaments n'étaient autorisés que de façon très limitée pour les juifs. En septembre de la même année, ma grand-mère âgée de 80 ans fut

déportée à Theresienstadt où elle mourut. Dans un certain sens, la mort de mes parents fut une grâce, au regard de ce qui leur a été épargné. J'étais maintenant seule et logée chez des connaissances juives, je continuais à travailler à la filature, appelée "die Spinne" (l'araignée). Dans l'entreprise je portais un bandeau jaune autour du bras, dehors c'était l'étoile. Il y avait l'équipe de jour et l'équipe de nuit et tous les soirs nous avions une alarme aérienne. J'habitais alors Augsburg-Strasse. Fin 1942, on est venu chercher mes connaissances aussi et comme je n'étais pas sur la liste, on m'a laissée en paix.

Fin janvier 1943, j'ai eu un panaris à l'index droit. Il m'a sauvé la vie ! Il s'aggrava et je fus obligée de me rendre chez le médecin juif qualifié de l'arrondissement pour avoir un traitement. C'était le 3 février 1943 et j'étais de l'équipe de nuit. Le médecin me fit une incision au doigt pour faire sortir le pus. Et il me mit en arrêt de travail, car je ne pouvais pas travailler avec cette blessure. Toutes ces circonstances ont fait que j'étais à la maison à une heure où, sinon, j'aurais été déjà en route pour l'équipe de nuit. J'habitais dans une dénommée "maison de juifs", au rez-de-chaussée donnant sur la cour. Dans ma chambre, j'avais entrouvert ma fenêtre pour aérer et je me mis à me préparer quelque chose à manger. C'est alors

que je perçus des coups de sifflets et des ordres dans la cour ! Lentement je verrouillai ma porte pour ne pas être prise au dépourvu, et j'entrouvris la porte qui donnait dans ma chambre pour voir ce qui se passait. La Gestapo et des personnes juives, contraintes au départ, se répartissaient dans les différentes montées d'escalier. Tout de suite après, on sonna à ma porte. Je me retins pour ne pas me laisser aller au réflexe d'ouvrir. J'avais pris la ferme résolution d'essayer de ne pas partir avec les autres. Comment je pourrais m'y prendre et pour aller où ? C'était pour moi totalement nébuleux. Je suis partie du point de vue un peu naïf qu'il devait bien y avoir encore des gens prêts à aider ! Personne ne savait que j'étais dans la maison et j'entendis quelqu'un dire qu'on s'occuperait de moi plus tard ! Il n'y avait donc pas de temps à perdre. Mais il faisait froid et mon manteau et mon sac à main étaient dans ma chambre. En un éclair, j'eus l'audace d'entrer courbée dans ma chambre et d'arriver jusqu'à cette maudite armoire. Je réussis à en extraire mon manteau et à quitter de la même façon la chambre dont je verrouillai la porte par mesure de prudence.

Ce qui m'attendait était encore plus difficile. Il fallait que je quitte très vite l'appartement et la maison. Je ne pouvais pas ouvrir ma porte verrouillée sans faire de bruit. J'attendis, pleine d'angoisse, pour savoir si le bruit n'attirerait pas quelqu'un. Tout resta silencieux. Mon premier réflexe fut de m'éloigner de mon appartement et c'est ainsi que je montai en courant les escaliers en direction du grenier, dans l'espoir d'y trouver une sortie par la maison donnant sur la rue. Je n'en ai pas trouvé. Tous les escaliers qui menaient au grenier étaient des escaliers de la maison qui donnait sur la cour. C'est ce que je n'ai compris que des années plus tard. Pour un petit moment j'étais "en sécurité" au grenier, mais je ne pouvais plus y rester longtemps. Par chance, en février la nuit tombe tôt. C'est ainsi que je me décidai à tout miser encore une fois sur une seule carte, à jouer le tout pour le tout. Je sonnai à une porte au 3^e étage, dans le but de traverser cet appartement pour arriver dans la maison donnant sur la rue et parvenir ainsi à sortir sans être obligée de passer par la cour.

Je savais que les locataires, des personnes d'un certain âge, juives, avaient fréquenté un peu les amis qui, à la mort de ma mère, m'avaient accueillie dans cet appartement que j'étais en train de fuir. J'ignorais que d'autres juifs cohabitaient depuis avec le locataire principal. Quand j'ai sonné à leur porte, je ne savais pas non plus que, juste au même moment, la Gestapo était chez eux pour déporter locataires et sous-locataires. La Gestapo avait contraint d'autres juifs à les aider ; ces juifs étaient des sortes d' "otages" qui répondaient de leur vie pour chaque "évasion".

Un homme déjà très ébranlé m'ouvrit et il était clair que, justement à cause de la présence de la Gestapo, il ne voulait pas me laisser passer et je ne pouvais en aucun cas arriver dans la maison donnant sur la rue en traversant leur appartement. Mais je n'écoutais plus rien, car j'étais possédée par une incroyable force : plus rien ne comptait, sinon traverser et sortir ! Je poussai de côté l'homme effrayé et courus vers la sortie de l'appartement. Là, je fus encore une fois arrêtée par l'homme de la Gestapo. Ma chance fut que c'était un vieil homme. J'ouvris violemment la porte et descendis à toute

vitesse les trois étages sans être vue, et j'atterris dans la rue ! Avec l'étoile et rien d'autre !

Je m'éloignai rapidement de ma maison et le soir tombait. Il était évident pour moi que je ne pouvais pas rester dans la rue. Aujourd'hui encore, je suis stupéfaite de mon comportement d'alors et de mon sang-froid, étrangement calme pour passer inaperçue... J'étais en fait quelqu'un de plutôt timide et craintif. Cela a naturellement complètement changé maintenant !

Je savais que des amis chrétiens de ma famille habitaient Güntzelstrasse et n'avaient jamais changé d'opinion. C'est chez eux que je me rendis. C'était la première fois que j'allais dans le métro en essayant d'avoir une attitude aussi naturelle que possible. Je n'osais pas non plus cacher l'étoile. D'une certaine façon je me disais que bien sûr personne ne savait ce qui m'était arrivé, et qu'il serait beaucoup plus dangereux de cacher mon étoile et d'attirer ainsi l'attention. Je crois qu'à partir de ce moment, j'ai conservé l'habitude de parcourir des yeux beaucoup de choses d'un seul coup d'œil et d'évaluer et résoudre bien des situations aussi vite que possible.

J'arrivai donc chez la famille B. et fus reçue à bras ouverts. Cela voulait dire qu'ils avaient toujours les mêmes positions. Et bien plus encore. Même s'ils me reçurent avec joie, ils me firent cependant comprendre que je ne pouvais pas rester chez eux, car ils hébergeaient déjà deux amis juifs qu'ils tenaient cachés. Naturellement ils m'ont gardée chez eux quelques jours. La première chose qu'ils firent fut de m'emmener le lendemain soir chez un coiffeur ami pour modifier la teinte de mes cheveux et me rendre méconnaissable autant que possible.

J'ai de par ma nature les cheveux foncés et selon les concepts de l'époque, j'ai un type plutôt juif. Soir après soir, ce coiffeur m'a "traitée" à l'eau oxygénée et environ une semaine plus tard je n'étais certes pas encore devenue blonde, mais j'avais maintenant les cheveux courts et d'un roux plutôt cuivré. J'étais donc déjà un peu transformée.

J'avais également décousu l'étoile. Je suis restée environ une semaine chez mes amis, mais il était temps de trouver un autre refuge, pour ne pas mettre en danger les deux autres amis. Par l'intermédiaire d'une connaissance éloignée, on m'emmena chez une concierge dans la Landgrafenstrasse. C'était une belle rue, très tranquille, avec des villas pour personnes riches. La villa dans laquelle habitait la concierge appartenait au magnat Hugenberg. Quelques riches familles habitaient encore dans cette maison. Le propriétaire de nombreux cinémas de Berlin et un vieux monsieur. Tout en haut habitait le chef d'ilot. La concierge habitait à la cave. Ce n'était pas une vraie cave au sens strict du terme, car les fenêtres étaient au dessus de la rue. Elle avait un jeune fils d'environ 3 ans. Elle me reçut. Aujourd'hui je crois qu'elle le fit plutôt pour des raisons personnelles que pour des raisons politiques réelles. Elle n'était naturellement pas nazie ou antisémite, mais peut-être tout cela lui était passablement

indifférent. Je crois aussi qu'elle en attendait beaucoup, que je pourrais éventuellement améliorer son quotidien grâce au marché noir. Voilà comment j'ai donc pu dormir dans sa cuisine sur une chaise longue. C'était une femme très simple, un peu vulgaire, mais "finaude". Malheureusement je ne pouvais pas lui témoigner mes remerciements autrement qu'en l'aidant du mieux possible. J'emmenais l'enfant en promenade et j'aidais naturellement aussi à tenir propre la cage d'escalier. (Les gens de la maison s'étaient habitués à moi et je les dépannais aussi de temps en temps). Il s'ensuivit une sorte de coopération. Cela ne l'empêchait pas de me faire comprendre toute la reconnaissance que je lui devais et ce qu'elle attendait de moi. A aucun moment il ne m'était venu à l'idée de faire du marché noir. D'abord, je n'avais pas le moindre argent pour cela, et en outre je n'avais pas de relations et pas la moindre envie d'en rechercher. Je me disais à juste titre que c'était le meilleur moyen de me mettre en danger d'être arrêtée. Une fois qu'on était sur la piste d'un trafiquant du marché noir, c'était très simple de suivre la filière ... jusqu'à moi.

Tout cela ne s'est pas passé aussi vite que ce que je décris ici. Tout d'abord mon doigt me donnait bien des soucis. La courte période passée chez mes amis ne m'avait pas permis de me soigner vraiment, même si nous faisons des bains savonneux et des pansements. A mon arrivée à la Landgrafenstrasse, j'avais encore très mal. Mais pour prouver à la femme ma reconnaissance et ma bonne volonté, je lui faisais la vaisselle et lui lavais le sol. Ma blessure l'a probablement mal supporté. Il fallait d'urgence aller consulter un médecin. Mes amis me payaient déjà le coiffeur, à ce moment-là il fallait encore que j'y aille tous les 10 jours pour "blondir". Je ne connaissais pas de médecin et je n'avais presque pas d'argent, seulement ce qu'ils me donnaient ainsi que quelques autres amis chrétiens pour me permettre d'acheter des salades ou d'autres nourritures à obtenir sans carte de ravitaillement. Ma "logeuse" n'était pas disposée à me nourrir encore en plus ! J'avais trouvé par bonheur d'autres amis bienveillants : les concierges de la maison où avait habité ma grand-mère et d'où elle avait été déportée à Theresienstadt. C'étaient un vieux monsieur et son fils. Ils avaient pris quelques objets à moi sous leur protection lorsque grand-mère dut partir. Plus tard ils m'ont encore beaucoup aidée. Des parents un peu éloignés de la famille chez qui j'avais habité à la Augsburgstrasse m'aidaient aussi de temps en temps ou m'invitaient à manger...

Dans l'immédiat il me fallait trouver au plus vite un médecin. Mais où ? Dans l'antichambre de tous les médecins était assise une dame qui voulait savoir exactement comment on s'appelait et où on habitait. Dans ma détresse je me rendis un soir après sept heures dans mon ancienne rue, là où j'avais habité avec mes parents. La laitière, Mme N. , nous avait toujours montré beaucoup de sympathie et nous avait aidés. Lorsque j'apparus devant elle, elle fut aussi effrayée qu'émue. Elle me donna à manger et je lui racontai tout. Pas un seul instant ne me serait venue l'idée que cela pouvait être dangereux pour moi. Elle me donna l'adresse d'un médecin,

un peu d'argent et aussi quelques vivres à emporter. Elle m'expliqua que j'étais une patiente privée et que je n'avais par exemple pas à donner d'adresse, que c'était surtout nécessaire pour la caisse maladie. Je n'avais pas non plus besoin de présenter quelque papier que ce soit, en particulier puisque de nombreux sinistrés, ayant perdu leur domicile, circulaient sans aucun papier et qu'il me suffisait de donner n'importe quel nom. Jamais encore des conseils aussi simples ne m'ont autant aidée. Je ne comprenais pas pourquoi cela ne m'était pas venu à l'esprit. Il faut croire que je n'avais pas encore " plongé dans la clandestinité " depuis suffisamment longtemps. Je suis allée me faire soigner chez ce médecin et il a guéri mon doigt ; il était grand temps, juste avant une septicémie. Je suis retournée assez souvent chez Mme N. ; jamais elle ne me laissait repartir sans me donner quelque chose à emporter ! Cela plaisait bien sûr à ma "mère hébergeuse".

En bref, je voudrais encore faire remarquer que j'habitais à seulement quelques centaines de mètres de la "Brüdervereinshaus" (maison des confréries) rue des Princes Electeurs (Kurfurstendamm), là où la Gestapo menait ses infects agissements sous Brunner, le mal famé.

Mais il était devenu très important de gagner un peu d'argent. Je ne pouvais pas rester toujours exclusivement dépendante des autres. Un marchand de journaux de la rue des Princes Electeurs m'en donna l'occasion. En fin de semaine je distribuais les journaux à sa place et je les déposais devant la porte des personnes distinguées, tandis qu'il avait son dimanche. Et voilà comment moi, la juive cachée, je distribuais le "Völkischer Beobachter" ("l'Observateur du peuple") et d'autres revues gouvernementales, et je gagnais en plus de l'argent avec ça !

Une fois ou deux le Dr. Hugenberg vint dans la maison. Ma relation avec ma logeuse dépendait beaucoup de son humeur et de sa satisfaction, et ce n'était pas toujours bien drôle. Je sentais très bien qu'elle se serait volontiers débarrassée de moi. Entretemps j'étais naturellement restée en contact avec mes amis et aussi avec le coiffeur, qui a bien sûr joué un rôle important. J'étais devenue blond doré, je me plaisais bien à moi-même et j'avais bel aspect. Plus rien ne rappelait la petite fille juive que j'étais encore quelques mois auparavant.

Les attaques aériennes devinrent de plus en plus fortes. Lors des alarmes, nous allions nous réfugier sous la voûte de l'escalier en marbre. Lors de mes promenades avec le petit garçon, il m'arriva une fois d'entrer par mauvais temps dans un petit cinéma de la place Nollendorf. C'est là qu'autrefois ma grand-mère aussi allait, avec ou sans nous.

Un jour, c'était en juin, ma logeuse avait fait le projet d'aller chez des connaissances en Silésie pour en rapporter des vivres qu'elle se destinait à elle-même. Mi-juin 1943 la Silésie était encore un pays relativement béni, sans bombes, et on pouvait encore bien y manger aussi... Naturellement cela l'intéressait peu de savoir ce que je deviendrais pendant qu'elle ne serait pas là. Elle me laissait libre de venir avec elle ou de la quitter...

Le hasard a voulu que le frère de ma grand-mère vivait à Beuthen, en Haute Silésie, où il était marié avec une chrétienne. Il était donc un "juif privilégié", puisque même ses enfants n'étaient officiellement pas des juifs, et que du coup, il pouvait en tant que minoritaire rester dans sa famille. C'étaient des personnes très âgées. Je m'étais décidée à aller à Kreuzburg avec ma logeuse et de là à passer quelques jours auprès de ma famille. Restait la question principale : comment arriver à obtenir une pièce d'identité valable sans passer par le marché noir, etc ?

Je savais qu'il existait des pièces d'identité de la Poste. C'était une pièce d'identité personnelle délivrée par le bureau de poste qualifié : le facteur certifiait qu'il connaissait la personne et elle était dotée d'une photo. Il fallait que je me procure une telle pièce d'identité, qui coûtait seulement 50 Pfennig ! Je suis arrivée à obtenir cette pièce d'identité. J'étais ainsi en quelque sorte en sécurité pour le reste de la guerre. Je partis donc avec la femme et le petit en direction de Breslau. En route arriva ensuite le dangereux moment où la police militaire faisait ses contrôles. Tout se passa bien !

J'aurais volontiers bifurqué dès Breslau vers Beuthen, mais Mme K. ne voulut pas me laisser partir et je dus voyager avec elle jusqu'à Kreuzburg, pays natal de l'écrivain Gustav Freytag. A l'hôtel, je dus présenter ma pièce d'identité de la Poste pour être enregistrée à la police. Cela me valut pas mal d'angoisses ! Par mesure de prudence et en accord avec les vieux concierges, j'avais donné mon adresse chez eux. Enfin après une très longue journée à Kreuzburg, je pus continuer mon voyage vers Beuthen.

J'ai été reçue très affectueusement à Beuthen et j'ai ainsi fait connaissance avec la famille de ma grand-mère. Mais comme on ne pouvait rester quelque part que trois jours sans être enregistré, je dus rentrer à Berlin. Pour m'éviter des contrôles dangereux, on m'avait acheté un billet de première classe. C'est ainsi que, "protégée" par des officiers, je suis rentrée à Berlin.

Là m'attendait une surprise désagréable. Mme K. ne voulait plus m'héberger... Malheureuse, je retournai chez mes premiers amis, dans l'espoir qu'ils pourraient me trouver quelque chose. L'un des amis cachés avait entretemps été pris dans une rafle et avait disparu. Celui qui restait quittait la maison pendant la journée et avait trouvé hébergement et travail dans une famille qui habitait en face de la mairie de Charlottenbourg. C'est précisément cette famille qui est devenue "ma famille" ! Monsieur G. parla avec eux à mon sujet et ils voulurent bien m'accueillir comme "bonne à tout faire".

Et voilà que commença pour moi une période que je ne me serais jamais autorisée à rêver. La famille Most était composée d'un Monsieur d'un certain âge, divorcé, avec un fils adulte, une connaissance et trois frères et deux sœurs. Naturellement, chacun avait son logement. Il y avait également une vieille mère très vénérée. Monsieur Artur Most était directeur de filiale du journal local. Son fils Gerd, horloger, avait été libéré du service militaire grâce à de grosses sommes d'argent.



La famille MOST

Il vivait chez sa mère dans un petit village près de Leipzig et continuait à y tenir un commerce avec elle, c'est-à-dire qu'il travaillait à l'atelier de réparations. C'est la raison pour laquelle le Monsieur de leurs connaissances qui était caché chez mes premiers amis pouvait séjourner chez les Most, car il réparait les montres que Gerd apportait toutes les trois semaines à Berlin. Deux frères étaient dentistes, une sœur était enseignante et une autre photographe à la UFA (Universum Film AG : société de production cinématographique allemande). Le plus jeune des frères, dentiste, était officier de la Wehrmacht, sans grand enthousiasme. Ils étaient bien placés sur le plan financier et très "cosmopolites" et ouverts, pas très enclins au régime.

Tous me considéraient comme "l'enfant". Même si je m'y entendais très peu dans la tenue d'une maison, je me donnais malgré tout beaucoup de peine pour satisfaire à tout et en particulier à la préparation des repas ! Aujourd'hui encore, je les regrette tous. C'étaient des personnes très chaleureuses, qui m'ont donné un foyer par leur façon de me traiter. On ne commençait aucun repas, aucune fête sans ma présence à table. Ils avaient beaucoup de livres et moi beaucoup de temps pour lire. C'est ainsi que j'ai commencé à me cultiver un peu. Dans tout cela, il ne faut cependant pas oublier que c'était la guerre : peu de choses à manger et des alarmes aériennes tous les soirs. Ils m'ont donné foyer, amour et nourriture. J'essayais de sauver d'importantes pièces horlogères de rechange en les emportant avec moi dans des cartons dans les caves publiques de protection aérienne, car il n'était pas question que je me montre dans la cave de notre maison et les Most n'étaient pas toujours là le soir.

Je ne pourrai jamais suffisamment souligner à quel point cette famille a fait preuve de générosité et de courage. A cette époque où leur vie était déjà de toutes les façons menacée, ils ont pris sur eux un danger encore plus concret pour chacun d'entre eux. Ils ne l'ont jamais montré, ils n'y faisaient jamais allusion. En étaient-ils conscients, au fait ? Je crois presque qu'ils étaient d'abord des personnes secourables qui ne pensaient peut-être pas du tout au danger. Et ils étaient plus que généreux, puisque je n'avais aucune possibilité de les payer. Ils sont restés ma famille bien au-delà de la guerre, avec la même générosité et le même amour qu'ils ont reporté

plus tard sur mon mari et mes enfants, jusqu'à leur mort. Ils ont leur monument sous forme d'un arbre avec un écriteau portant leur nom dans l'allée des Justes à Yad Vashem, en Israël. Je les aime toujours et c'est ainsi qu'ils restent vivants.



Eux, et aussi la personne dont je vais parler dans le paragraphe suivant qui est devenue une mère pour moi, ne doivent pas être oubliés : c'est la raison pour laquelle j'écris ce récit. Elle aussi est honorée à Yad Vashem, et elle a son arbre dans l'allée des Justes.

Entre temps, j'étais devenue vraiment blonde et je me déplaçais dans la rue comme tout un chacun. Je crois fermement, aujourd'hui encore, que cette façon de ne pas me cacher a contribué à me sauver. Je ne me faisais justement pas remarquer, je me comportais comme tous autour de moi. J'allais librement où je voulais. Je rendais visite à mes quelques amis et j'allais de temps en temps au cinéma, le petit cinéma Concordia de la place Nollendorf dont la caissière me connaissait maintenant, et souvent je n'allais pas à la séance, mais pour bavarder avec elle. C'était une femme très belle, charmante et adorable, d'environ 40 ans. Elle avait un mari qui avait presque 25 ans de plus qu'elle et un fils de mon âge qui était au front. Elle se faisait bien sûr des soucis fous pour lui. J'ai beaucoup apprécié sa compagnie ; elle était douce et maternelle, et si fragile ! Il me semblait que ma compagnie lui faisait du bien, tout comme à moi !

Chez les Most, je vivais au fond dans une relative sécurité personnelle, et seules les bombes me rappelaient douloureusement à la réalité. C'est alors que Goebbels déclara la guerre totale ! Artur Most ne voulait pas plus y participer qu'il ne l'avait fait jusque là. Cette fois-ci on enrôlait même les vieux messieurs et les enfants. On me fit comprendre avec douleur qu'il me fallait trouver un autre hébergement. C'était fin octobre, et Artur voulait "larguer les amarres", disparaître...

J'étais désespérée. Dans ma détresse, je me rendis auprès de ma nouvelle connaissance à la caisse du cinéma de la place Nollendorf. Entre temps, j'avais constaté qu'elle et son mari n'étaient pas non plus des adeptes du gouvernement. C'est ainsi que je lui avouai ma situation. Naturellement elle tomba des nues. Mais presque en même temps, elle me fit comprendre qu'elle m'accueillerait, après en avoir parlé avec son mari. Elle pensait à ce moment-là à son fils au champ de bataille : lui aussi aurait peut-être une fois besoin d'aide et en trouverait. A aucun moment ne me serait venue la pensée qu'elle pourrait éventuellement me trahir. Il y avait encore à l'époque de la confiance et un certain honneur moral. Contrairement aux Most, son mari et elle vivaient dans des conditions très modestes et étaient très petitement logés. Mais ils n'ont pas hésité un instant. J'avais à nouveau un abri. Cela allait devenir beaucoup plus : j'avais trouvé une mère. La famille Most, c'était plus une sorte d'oncles et de tantes. C'est d'ailleurs ainsi que je les appelais.

Le logement occupé par la famille Kolzer, au 28 Nollendorfstrasse, était situé en rez-de-jardin, comme on appelait cela, et donnait donc sur la cour, au rez-de-chaussée. Il se composait d'une salle à manger, une chambre à coucher minuscule dans laquelle les deux lits étaient bout à bout et il y avait si peu de place qu'il était difficile d'arriver à la fenêtre. Je dormais sur le divan dans la salle à manger : c'était en fait le lit de leur fils. Il y avait aussi une très petite cuisine.

Et voilà que ma vie prit à nouveau un autre cours. Mon arrivée dans la famille Kozer a été marquée par un événement inhabituel... Ce fut la première grande alarme dévastatrice de Berlin. En novembre 1943.

Nous, c'est-à-dire Mme Kolzer et son mari, avons été surpris par cette alarme sur son nouveau lieu de travail ! Le vieux petit cinéma avait été fermé pour cause de "guerre totale". Le nouveau cinéma était beaucoup plus éloigné, et c'est là que je suis arrivée avec mes quelques affaires pour aller ensuite avec eux "à la maison".

Subitement, l'enfer se déchaîna. A la fin de l'alerte, c'était un miracle si nous n'étions pas, nous aussi, couchés sous les gravats. Les rues n'étaient plus qu'incendie et fumée noire. Des poutres tombaient et des pans entiers de maisons s'écroulaient. Plus d'une fois, nous avons failli être assommés. Nous avons traversé en courant le feu et l'incendie, le visage caché dans le col de nos vêtements pour ne pas étouffer, à cause de l'épaisse fumée. Plus nous approchions de la Nollendorfstrasse, plus nous avions peur. Peut-être n'y avait-il plus du tout de maison ? Peut-être que nous ne pourrions même pas arriver jusqu'à cette rue ?

D'un seul coup, le miracle était là ! C'était un miracle. Tout autour de nous, il n'y avait que feu, fumée épaisse et ruines... Seule, la Nollendorfstrasse était complètement intacte devant nous ! Pas d'incendie, aucune maison détruite, seul un merveilleux ciel étoilé s'étalait au-dessus de cette rue ! La tentation fut grande de se mettre à genoux. Tremblants

" Friedrich Günther, un pasteur allemand face à sa conscience "

Conclusion du colloque

Ces deux journées consacrées à l'évocation de la vie tragique de Friedrich Günther ont été très riches d'enseignements, de par la diversité et la qualité des intervenants. Les problèmes de traduction ont pu être réglés grâce aux interventions du pasteur Eckhart Altemüller, et aux textes traduits fournis aux Allemands présents.

Nous avons pu évoquer la diversité des formes de la Résistance protestante : renseignements, évasion, aide aux victimes, et notamment aux enfants juifs.

A la différence de ce qui s'était passé lors de l'occupation allemande de 1914-1918, des rencontres ont eu lieu entre pasteurs de différentes nationalités concernés par cette Résistance. Unis dans l'action, Allemands, Suisses, Français, se sont retrouvés dans la défense des valeurs humaines et, dans le cas présent, des valeurs évangéliques qui dénoncent le totalitarisme et s'y opposent.

En écoutant les communications, nous avons pris conscience du déchirement des consciences et de la difficulté des choix qui s'offraient à eux : obéir ou désobéir aux ordres reçus des autorités, gouvernement légal de Vichy ou gouvernement nazi ; l'attachement à la patrie allemande et l'opposition au régime nazi en aidant les résistants français ; sauver des vies ou recourir à l'action directe, beaucoup plus brutale.

Les historiens ont pu analyser les conditions et le contexte local de cette région du Nord, rattachée au commandement militaire de Bruxelles.

Les témoins ont essayé avec succès de cerner les personnalités de différents acteurs, de présenter les influences qu'ils ont subies lors de leur formation théologique, de présenter l'originalité de cette " Église Confessante " qui se démarque des autres églises officielles et prend le risque de s'opposer aux autorités, à la doctrine et au parti nazis.

L'Église protestante confessante allemande a porté cette " flamme de la Résistance " dont parlait le général de Gaulle. Une flamme reprise à Leipzig, lors des manifestations pacifiques autour des églises à la fin des années 80, point de départ de la contestation d'un autre régime totalitaire. Une flamme de la Résistance au matérialisme et au consumérisme de notre temps, à la tentations du rejet de l'autre, à la montée du populisme. Une flamme que nous devons transmettre aux jeunes. L'intervention d'Étienne Verhelle-Baron, l'arrière-petit-fils du docteur Baron, nous a rassurés.

Ce fut un colloque riche de rencontres, d'échanges, de témoignages qui ont été enregistrés et qui donneront lieu à la publication des Actes de ce colloque.

Avec le projet d'une nouvelle rencontre à Berlin et la pose d'une plaque en mémoire du pasteur Günther à la Nouvelle Bourse de Lille, lieu où il fut lâchement assassiné.

Odile Louage,
Agrégée d'histoire

Présidente de l'association " Souvenir de la Résistance et des Fusillés du fort de Bondues "



Ci-contre :
manifestation devant la Nikolaïkirche
à Leipzig en 1989



Témoignage sur la période 1940-1943

Né en 1920, Robert Bouchet est le dernier témoin : il était étudiant en médecine à Lille en 1940, et membre de la "Fédé" (voir note page suivante).

Durant quarante ans, il a été médecin généraliste à Bully-les-Mines (Pas-de-Calais) .

A l'issue du colloque de Bondues, il a rédigé le témoignage qu'on lira ci-dessous.



Le colloque de mars 2013 était centré sur le pasteur Friedrich Günther. Aussi vais-je commencer par le récit d'un fait divers heureux comprenant un laïc allemand anonyme.

Pendant les vacances universitaires de Pâques 1942, la "Fédé" lilloise se rendait à Bruxelles pour le concert de la Fédé belge. A Baisieux, deux gestapistes, intrigués par ma barbe totale, me conduisent dans le bureau du chef de gare allemand, me mettent nu, vérifient mon prépuce et, satisfaits, me font rhabiller. Pendant ce temps, le responsable vérifie mes affaires, jette discrètement dans le poêle huit lettres clandestines pour la Suisse et fait un tas de mes documents "Fédé belge", qui sont soumis à la Gestapo. Pendant mon rhabillage, j'apprends qu'il a connu la Fédé berlinoise : c'était donc un "confessant". Il me conseille de me raser, au moins partiellement. Je le remercie sérieusement, et je suis ramené au train.

En 1943, notre sœur de la Fédé lilloise, Lucienne Idoine, de Béthune, pour un fait moindre fut conduite à Fresnes, puis subit Ravensbrück dans toute son horreur, et en mai 45 revint mourante en France.

Revenons au colloque, dont je signale immédiatement la richesse des rappels historiques et des témoignages, pour souligner que, dès le rapport introductif, je n'ai pas totalement retrouvé ma pensée et mon vécu d'octobre 40 à juillet 43. Dès octobre 40, tous les étudiants réformés et darbystes se regroupèrent chaque jeudi au 22 rue Jeanne d'Arc, en réunion fédérative des étudiants chrétiens, sous la houlette du pasteur Pierre Bosc, et ainsi tissèrent une toile de transmission entre les paroisses. Cela nous permit, dès décembre 40, d'affirmer que l'ensemble des paroissiens avaient opté majoritairement pour De Gaulle, ce qui ne nous a jamais empêchés de respecter les anciens combattants fidèles au Pétain de Verdun. Pendant ce temps, le pasteur Alizon et l'importante équipe de l'union chrétienne « Président Fauvarque » nettoyaient la salle de la « Solidarité » de Wazemmes et la transformaient en accueil pour les fugitifs.

Le pasteur Pierre Bosc était le père du théologien Jean Bosc-Neu, élève de Karl Barth à Bonn dès 1931 puis à Bâle

à partir de 34 pour des séminaires spéciaux. Il était devenu secrétaire national de la fédé et de son siège parisien, en relation permanente avec les réformés du Nord. Notre première action, après un contact épistolaire avec le rabbin de Lille réfugié à Marseille, fut de sauvegarder ses meubles : ils passeraient le temps de l'occupation dans les réserves du rectorat (merci à Monsieur le doyen Debeyre). A cette époque, ce qui nous irritait le plus, c'était la confiance, et même la suffisance des occupants ; il s'agissait de montrer que nous n'acceptons pas leur présence. Après une quinzaine de crevaisons de pneus, particulièrement la face interne des pneus de camions, la Kommandantur créa des parkings gardés jour et nuit. Ces deux détails et l'existence d'une toile de renseignements montrent la primauté de la résistance fédérative, non seulement sur la communauté Lille Roubaix Tourcoing, mais surtout sur la région Nord-Pas-de-Calais.

Au niveau des positions hiérarchiques catholiques ou réformées, nous ne saurions argumenter, car par nature elles ne sont pas comparables : face à l'autorité verticale des catholiques romains, il y a l'autorité de la Parole et la sagesse de nos synodes guidés par l'Esprit. Il faut rappeler que nous sortions de l'épreuve honteuse de Munich où, sauf le Sénateur Frédéric Eccard, le protestantisme officiel avait pris position. De plus, les frères sentaient confusément qu'en reniant Bénéts et Masaryk c'était Jan Huss qu'on abandonnait. Il y avait pour nos conseils antinomie entre le nazisme et le christianisme ; de plus, notre règle était celle du sacerdoce universel, ce qui n'empêche nullement l'apparition d'individualités. Nos conseils paroissiaux savaient gérer à la lueur de la Parole les problèmes urgents. Par exemple, quand les autorités pétainistes obligèrent les mouvements de jeunesse à rejeter les jeunes juifs, les Scouts de France obtinèrent tandis que les Éclaireurs Unionistes ne répondirent pas et choisirent de se dissoudre par décision multi-locale, sans être obligés à une prise de consultation officielle. En fait, dans la pratique, les relations étaient fraternelles et œcuméniques. A l'hôpital Saint-Sauveur, le professeur protestant Carrière et le professeur catholique Pierret accueillirent souvent avec un coup d'œil complice, aidés par tout le personnel, certains cas qui relevaient plus de la dénutrition que de la médecine, sans demander s'ils étaient juifs ou non.

Dès juillet 1941, sous la direction du pasteur d'Henin-Liétard Alfred Richard-Mollard, l'ensemble de la jeunesse protestante du Nord se durcit aussi bien sur la forme (formation de responsables) que sur le fond (fidélité au gaullisme), ce qui déboucha en août 42 sur deux camps de cadres : l'un du 10 au 13 avec les filles, l'autre du 14 au 16 avec les garçons, au nombre de 43, dans les structures du temple de Landouzy, sous le drapeau français frappé de la croix de Lorraine.

Sur le plan local, après « Voix du Nord » et « Défense de la France » apparurent « Résistance », « OCM » « Libé-Nord » et le « Front National » (FTPF), chacun choisi selon les possibilités locales : c'est ainsi qu'en 42, le Front National me recruta comme médecin auxiliaire sous le matricule 215. Les circonstances changeaient, les activités aussi, ce qui posa parfois de graves cas de conscience.

Dans le rapport initial, M. Etienne Dejonghe écrit :

« Ils n'étaient guère nombreux, ces chrétiens réformés qui cherchaient à secourir les rescapés des rafles... »

Je lui propose de remplacer « cherchaient à » par « refusaient de » ce qui donnerait :

« Ils n'étaient guère nombreux, ces chrétiens réformés qui refusaient de secourir les rescapés des rafles... »

Prenons l'exemple de la filière Ambroise Paré - Suisse par Henin-Liétard et Reims. Essayons de nous placer dans les conditions matérielles de cette époque, et nous verrons qu'un passeur isolé risquait l'échec. Il fallait prévoir le logement, la nourriture, le transport, d'abord dans Lille puis à Henin-Liétard, prévoir un autre passeur d'Henin à Reims, ce qui mobilisait un nombre important de frères et sœurs qui organisaient et subvenaient aux divers besoins. Il faut une tête à un corps, mais dans la pratique il faut de nombreuses petites mains modestes pour tout réaliser, dans une société où il faut se méfier de la dénonciation. En octobre 1945, notre pasteur bien aimé Alfred Richard-Mollard et son épouse réunirent toute l'Eglise : naturellement nous pensions à nos deux frères fusillés, puis ce fut le tour des fugitifs, qui avaient marqué certaines familles ; et il termina en nous disant « Vous avez fait ce qu'il fallait faire ».

Il nous reste à évoquer un sujet sensible, celui du train du 11 septembre 1942 qui, parti de Lens, s'arrêta au Mont de Terre de Lille avant de reprendre sa route vers Malines, où il fut pris en main par la SS. Les malheureux juifs, dans toute la région de Lens, furent rassemblés dans les différents cafés de la place de la gare, où ils pouvaient se reposer et s'alimenter. Ils y reçurent la visite de deux protestants, madame Roland-Baton et moi-même, qui aidions le pharmacien, monsieur Bultez, à distribuer ses médicaments. Dans l'après-midi, les rafles furent conduits en colonne au train qui les attendait dans la station du frêt de la gare de Lens. Les wagons étaient ceux d'un train normal à compartiments, les soldats de la Wehrmacht, sans chien, ne hurlaient pas et respectaient les bagages.

Les fenêtres pouvaient s'ouvrir, ce qui permit au Mont de Terre de sauver de nombreux enfants et quelques couples. La SS employait des wagons à bestiaux et dans ce cas le sauvetage d'enfants au Mont de Terre n'aurait pas pu être possible.

Sur les 529, seuls 9 sont revenus. Et les faits sont douloureux. Je dois signaler aussi qu'avant la fermeture de la liste, une main amicale avait biffé la famille Goldflus, 45 cité Caranda à Bully-les-Mines, dont le père était mineur à la Fosse 1.

Pour conclure, en juin 43, en lisant « Résistance », nous avons constaté que, dans le premier ministère d'Alger, sur 8 ministres il y avait deux protestants, un de gauche, André Philipp, et un de droite, Couve de Murville : ce fut un soulagement de voir que tous les efforts de notre minorité avaient été pris en considération.

Bouchet Robert, dit François
Carte FFI matricule 24017

La Fédération Française des Associations Chrétiennes d'Etudiants (FFACE, dite souvent "Fédé") est un vieux mouvement oecuménique, d'inspiration protestante, né en 1898. Elle eut longtemps un rôle (parfois un peu mythifié) de pépinière des cadres protestants et une réputation d'avant-garde.

Dans la période 1940-45, la Fédé ne sera pas tentée de s'engager du côté des collaborateurs et de Vichy à la fois parce qu'elle connaît le nazisme par ses contacts oecuméniques dans le cadre de la FUACE et aussi parce qu'elle a une armature biblique, théologique et politique qui lui donne la capacité de comprendre les valeurs en jeu.

Les réunions, quelques camps mêmes et la circulation (écrite ou orale) d'informations continueront pendant la guerre. La coupure en deux de la France à partir de l'été 1940 entraîne l'installation d'un secrétaire en zone "libre" (ce sera Georges Casalis) en plus de l'équipe parisienne (avec Jean Bosc puis André Dumas).

C'est aussi avec des membres de la Fédé que naît l'initiative d'aide aux réfugiés de toutes nations, initiative qui deviendra la CIMADE.

Chevalley Geneviève.

Autres Temps. Les cahiers du christianisme social. N°18, 1988.

(Ndlr)

Remerciements

Chers amis,
Après ce week-end autour du colloque pour Friedrich Günther je tiens à vous remercier de tout cœur pour votre grand engagement et enthousiasme.

La famille de Fritz Günther, Mme Lachenicht et les pasteurs sont rentrés à Berlin ; ils m'ont témoigné leur grande gratitude : ils ont passé un séjour extraordinaire à Lille et dans la Somme.

Merci à Pierre Kerlevéo qui est l'inventeur de cette rencontre.

Merci à tous ceux et celles qui ont accueilli un hôte.

Merci à Viviane pour l'organisation du buffet.

Merci aux Benkemoun pour le pot.

Merci à tous pour un accompagnement ou un autre service.

Merci au CP pour son soutien.

Merci à tous ceux et celles qui ont rendu service sous différentes formes.

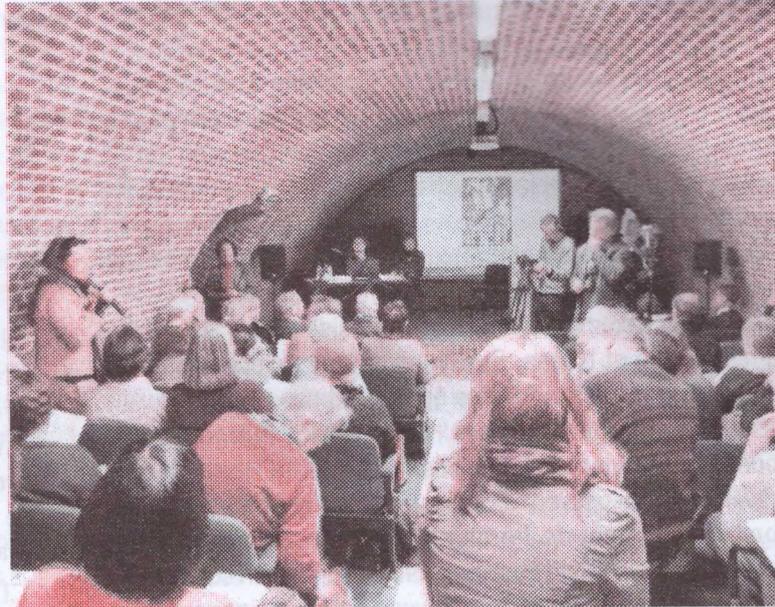
Merci à l'équipe des monitrices.

Merci à Horst Howe qui nous a préparé l'accueil au cimetière de Bourdon.

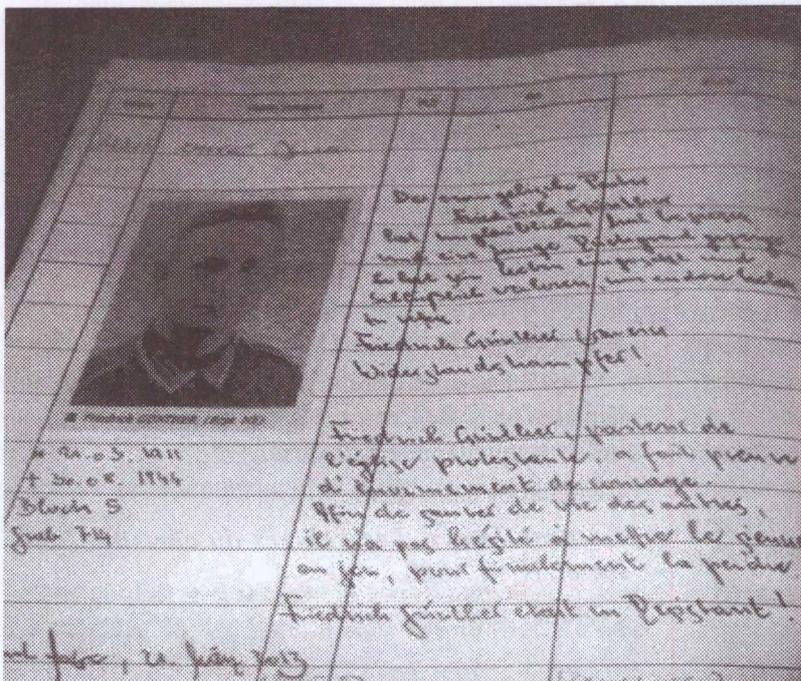
Eckhart



Livre d'or du cimetière de Bourdon, où repose le corps de Friedrich Günther :



Au cours d'une des conférences au Fort de Bond



" Friedrich Günther , pasteur de l'église protesta a fait preuve d'énormément de courage.

Afin de sauver la vie des autres, il n'a pas hésité à mettre la sienne en jeu, pour finalement la perdre. Friedrich Günther était un Résistant ! "

VENDREDI 22 MARS 2013 AU MUSÉE DE LA RÉSISTANCE DE BONDUES

Travaux Historiques

- 14h00** Introduction, Etienne Dejonghe (Université Lille 3, IRHIS)
- 14h15** Le contexte lillois, Grégory Célerse (historien et auteur de "La Traque des résistants nordistes, 1940-1944", éditions Les Lumières de Lille)
- 15h00** Travaux de recherche dans les archives allemandes, Gerlind Lachenicht (Arbeitsstelle Erinnerungskultur im Ev. Landeskirchl. Archiv Berlin)
- 15h45** Pause
- 16h15** Le contexte allemand, Karolin Steinke (Musée "Stille Helden", Berlin)
- 17h30** Le Pasteur Henri Nick (1868-1954), Françoise Lovsky
- 18h00** Madeleine Diétz, Juste parmi les Nations

SAMEDI 23 MARS 2013 À LILLE, RDV SUR LA GRAND' PLACE DEVANT LA VOIX DU NORD

- 9h30** Visite de Lille sous l'occupation allemande, Grégory Célerse (historien et auteur de "La Traque des résistants nordistes, 1940-1944", éditions Les Lumières de Lille)



Programme

SAMEDI 23 MARS 2013 AU MUSÉE DE LA RÉSISTANCE DE BONDUES

- 14h00** Témoignages des enfants du Pasteur Friedrich Günther (1911-1944)
- 15h00** Témoignages d'enfants sauvés : Huguette Fuks et Renée Strauss
- 16h00** Pause
- 16h15** L'engagement des Pasteurs : Marcel Pasche (1911-2006), Daniel Chéradame (1893-1962) et Jean Lasserre (1908-1983)
- 17h15** "Ambroise Paré", la résistance d'une clinique, Evelyne Baron
- 17h40** Léonce Baron, Juste parmi les Nations, d'après ses carnets inédits, Etienne Verhelle-Baron
- 18h00** Madeleine Davaine, Juste parmi les Nations, Famille Davaine

Intermèdes : Chants par Huguette Fuks et poèmes par Danielle Delmaire

Pot de l'Amitié

DIMANCHE 24 MARS 2013 ORGANISÉ PAR LA COMMUNAUTÉ PROTESTANTE

- 10h30** Culte - 1 place du Temple à Lille

Apéritif buffet

- 13h** Départ pour le cimetière militaire Allemand de Bourdon (Somme), Hommage de reconnaissance à Friedrich Günther devant sa sépulture, Horst Howe, (conservateur honoraire des cimetières de la région)

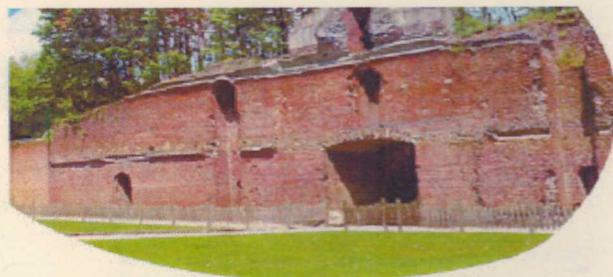


Comité scientifique

André Caudron
Grégory Célerse
Danielle Delmaire (Université Lille 3)
Pierre Kerlévéo
Odile Louage (AFMD – délégation du Nord)
Pasteur Eckhart Altemüller
EPUDF

Comité d'organisation

AFMD – DT NORD
Ville de Bondues
Musée de la Résistance de Bondues
Association « Souvenir de la Résistance et
des Fusillés du Fort de Bondues »
Paroisse protestante de Lille



Musée de la Résistance de Bondues

Accès par le chemin Saint-Georges
59910 BONDUES
Tél. : 03 20 28 88 32
Fax : 03 20 25 94 95

Courriel : hpriego@mairie-bondues.fr
<http://www.ville-bondues.fr/musee>



Détails du Mémorial des Fusillés à Bondues



Musée de la
Résistance
de Bondues



COMMUNION LUTHÉRIENNE ET RÉFORMÉE

Journal Liens Protestants

- Association loi 1901 déclarée le 1^{er} août 1997 - J.O. du 23 août 1997 n°1349
SIÈGE SOCIAL : 15 rue Jeanne d'Arc - 59000 Lille
Directeur de publication : Alfred Pruvot - 03.27.48.58.91
Rédacteur en chef : Eric Deheunynck, 63, square du Portugal - 59000 Lille -
03.20.09.10.30 - e-mail : edeheunynck@free.fr

Comité de rédaction :

Pierre Coester - Jean-Paul Roelly - Nicole Vernet - André Wacrenier

Secrétaire : Frédéric Verspeeten

5 bis, rue Ferrand - 59300 Valenciennes - 03.27.30.03.17
Trésorier : Jean-Marie Coupet, 8/10, rue d'Alsace - 59370 Mons-en-Barœul
- 03.20.33.32.64 - e-mail : jean-marie.coupet@laposte.net
Maquette : J.M. Warlop - 03.20.05.02.32 - jeanmarc.warlop@laposte.net
Holy Valisoa - 07.77.28.08.40 - holyvalisoa@laposte.net
Imprimerie : I.P.N.S. - 331, rue Pierre Legrand - 59000 Lille
Dépôt légal : à parution